

4 – QUELQUES PERSONNALITES

Ces raccourcis biographiques n'engagent que l'auteur. Il est utile évidemment de se rapporter au monument MAITRON (1^e période, 1789-1864, maintenant disponible en ligne : <https://maitron.fr>), en croisant avec du Roger CARATINI (*Dictionnaire des personnages de la Révolution*, Le Pré aux Clercs 1988), du Bernard GAINOT, *Dictionnaire des membres du Comité de salut public : dictionnaire analytique biographique et comparé des 62 membres du Comité de salut public*, Tallandier 1990, voire de l'Auguste KUSCINSKI, *Dictionnaire des conventionnels*, Société de l'Histoire de la Révolution française, (F. Rieder 1916), réédition Éditions du Vexin français 1973 ; et, s'il vous reste du temps, avec les ouvrages élaborés pour le Bicentenaire, de FURET/ OZOUF (*Dictionnaire critique de la RF*, Flammarion 1988) ou SOBOUL (*Dictionnaire historique de la RF*, PUF 1989), TULARD (*Histoire et dictionnaire de la Révolution française*, Robert Laffont 2004) et Wiki.

On peut essayer en tous cas d'approcher le mystère de l'importance, de la dérive de certains individus : comment Robespierre, discret lecteur de Rousseau, philanthrope en 1789 devint-il tout puissant en 1794 [GUENIFEY Patrice, *Histoires de la Révolution et de l'Empire*, Perrin 2011, chapitre 7 « Robespierre, un itinéraire » et BIARD Michel, *En finir avec Robespierre et ses amis (Juillet 1794 - Octobre 1795)*, Lemme éditions 2021 ...] ? Comment Boukharine, partisan de la destruction de l'Etat en 1915, de la guerre de partisans en 1918, devint-il la plume de Staline ? Comment Garcia Oliver, membre

de groupes de combat dans les années Vingt se retrouve Ministre en 1937 implorant (journées de mai) ses camarades de la base de déposer les armes face à la racaille stalinienne ? François BEDERIDA s'interroge (1926-2001) : « Reste un problème majeur : celui de la place des grands hommes dans l'histoire. On a soutenu non sans raison que les grandes figures éclairent leur temps et que leur temps les éclaire. [...] « L'histoire est-elle la chronique des hommes et des femmes célèbres ou bien seulement de la manière dont ils ont répondu aux forces et aux mouvements de leur temps ? » [...] En réalité l'interaction est continuelle entre l'individu et le milieu. De là un équilibre fragile et changeant, tout particulièrement dans une vie combattante comme celle de Churchill, avec son parcours agonistique, ses bifurcations et ses contradictions, sans parler d'une large dose d'improvisation au contact des circonstances, malgré la permanence des principes et des croyances. [...] « L'histoire me justifiera, en particulier parce que l'écrirai moi-même. » (Cf. son introduction de Churchill, Fayard 1999). Daniel GUERIN (1904-1988) nous prévient : « ... *pour apprécier le rôle exact de tel ou tel personnage révolutionnaire, faut-il le regarder dans son devenir, non pas à une seule, mais aux diverses étapes de la Révolution et faut-il le considérer non seulement par rapport aux couches les plus arriérées de la société d'alors, mais également par rapport à l'avant-garde qui entraînaient la société vers l'avant. En 1789, alors que la bourgeoisie hésite même à s'engager dans la Révolution bourgeoise, un Robespierre, animé de la volonté de la pousser jusqu'au bout, se situe à l'extrême pointe de la Révolution. A la fin de 1793 et en 1794, face à l'avant-garde populaire qui cherche à dépasser la Révolution bourgeoise, l'homme qui, par crainte des*

masses, n'ose plus parachever la révolution bourgeoise, qui se fait le protecteur de l'Eglise et des non-guillotinés de la Gironde se trouve ramené à l'arrière-garde. » (pages 21/ 22, *La RF et nous*, Maspéro 1976). Et Bernard REICHENBACH (1888-1970), l'un des membres fondateurs du KAPD pose, devant le congrès de l'IC en juillet 1921, un autre problème essentiel : « *La question que nous devons traiter de manière décidée est la suivante : comment brisons-nous le capitalisme, comment conduisons-nous ce processus, de quelle manière devons-nous le conduire pour que dans ce processus le prolétariat conserve les rênes en mains ?* » (*Ni parlement ni syndicats*, page 221). On peut aussi jeter un œil sur l'importance de Lénine, vu par Trotsky (pages 374/ 376 d' *Histoire de la révolution russe*, tome 1, Seuil 1995) ou relire *Le Siècle des chefs* (Cohen Yves, Amsterdam 2013). Enfin, dans un poème BRECHT Bertolt (1898-1956) raisonne (Cf. *Questions que pose un ouvrier qui lit*, réédition L'Arche 1997) :

Qui a construit Thèbes au sept portes ?

Dans les livres, on donne les noms des Rois.

Les Rois ont-ils traîné les blocs de pierre ?

Babylone, plusieurs fois détruite,

Qui tant de fois l'a reconstruite ?

Dans quelles maisons

De Lima la dorée logèrent les ouvriers du bâtiment ?

Quand la Muraille de Chine fut terminée,

Où allèrent, ce soir-là les maçons ? Rome la grande

Est pleine d'arcs de triomphe. Qui les érigea ? De qui

Les Césars ont-ils triomphé ? Byzance la tant chantée.

N'avait-elle que des palais
Pour les habitants ? Même en la légendaire Atlantide
Hurlant dans cette nuit où la mer l'engloutit,
Ceux qui se noyaient voulaient leurs esclaves.
Le jeune Alexandre conquiert les Indes.
Tout seul ?
César vainquit les Gaulois.
N'avait-il pas à ses côtés au moins un cuisinier ?
Quand sa flotte fut coulée, Philippe d'Espagne
Pleura. Personne d'autre ne pleurerait ?
Frédéric II gagna la Guerre de sept ans.
Qui, à part lui, était gagnant ?
À chaque page une victoire.
Qui cuisinait les festins ?
Tous les dix ans un grand homme.
Les frais, qui les payait ?
Autant de récits,
Autant de questions.

1 – Royalistes, aventuriers et autres contre-révolutionnaires

BURKE Edmund (1729-1797) : « Etrange Angleterre ! Elle avait donné au continent l'exemple du déisme, de l'athéisme, de la libre-pensée, de la révolte contre l'autorité politique légitime. Les « idées françaises », *l'esprit du siècle*, qui allaient déferler sur l'Europe monarchique avaient commencé par être des « idées anglaises ». Or voici que d'Angleterre jaillit, dès novembre 1790,

contre la Révolution qui n'en est encore qu'à ses débuts, le premier cri d'alarme, retentissant, poussé au nom de l'ordre établi et de la conservation sociale ! Et qui pousse ce cri ? Un membre illustre du parti whig, défenseur éclatant de la liberté politique, Edmund Burke ... » (page 143, JJ Chevallier) ; cf. aussi DELANNOY Benjamin, *Burke et Kant interprètes de la Révolution française*, L'Harmattan 2004 ; STERNHELL Zeev, *Les Anti-Lumières : du XVIII^e siècle à la guerre Froide*, Fayard 2006 ; TULARD Jean (Collectif), *La Contre-Révolution : Origines, Histoire, Postérité*, Perrin 2013 ...

D'ANTRAIQUES Louis (1753-1812) : Garde du corps du roi, il fréquente Voltaire et Rousseau, se lie à Mirabeau et devient l'agent secret du comte de Provence, futur Louis XVIII. Suspect à tous les camps après 1789, il est nommé conseiller d'Etat par le tsar Alexandre en 1803. Il est assassiné à Londres et le gouvernement anglais saisit ses papiers. L'importance des secrets politiques dont il pouvait être dépositaire lui a sans doute joué un dernier tour. Cf. DUCKWORTH Colin, *The d'Antraigues phenomenon – The making and breaking of a revolutionary royalist espionage agent*, Averro Publications 1986 ; GODECHOT Jacques, *Le comte d'Antraigues : un espion dans l'Europe des émigrés*, Fayard 1986 ...

DANGREMONT Louis-David (1748-1792), responsable du Bureau militaire des Gardes nationaux à l'Hôtel de ville de Paris, accusé d'avoir dirigé pour le compte de la Cour une conspiration d'agents contre-révolutionnaires cherchant à prévenir le

renversement de la monarchie du 10 août 1792. Selon Olivier Blanc, il « *avait constitué de véritables bandes organisées de provocateurs qui infiltraient toutes les manifestations publiques pour les faire dérapier* » (O. Blanc, *La Corruption sous la Terreur*, page 19). Au 1^{er} septembre 1792, dans son *Journal durant un séjour en France* [*Journal durant un séjour en France : depuis le commencement d'août jusqu'à la mi-décembre 1792 : auquel est ajouté un récit des événements les plus remarquables qui ont eu lieu à Paris, depuis cette époque, jusqu'à la mort du feu Roi de France*, édité à Philadelphie chez Mathew Carey en 1794], le médecin écossais John Moore le dépeint comme le chef d'une « *nombreuse troupe d'environ 1 500 hommes divisée en détachements de dix hommes chacun, dirigés par un capitaine et un lieutenant* » et aimant à jouer d'un bâton plombé appelé ironiquement « *la Constitution* ». Après 30 heures de procès, il est guillotiné à la lueur des torches le 21 août 1792 ...

BATZ Jean, baron de (1760-1822) : député de la noblesse aux Etats généraux, super spéculateur, l'un des conseillers occultes de Louis XVI, chargé d'organiser le financement de la politique parallèle mise en œuvre au château des Tuileries sous Montmorin, destinée à défendre la monarchie, et qui se poursuit au moins jusqu'au 10 août 1792. Il fit de vaines tentatives pour délivrer le roi. Puis il se rend suspect par ses relations avec Fabre d'Eglantine, Chabot, Basire ... qu'on accusait de spéculations sur les fonds publics. Il échappe à toutes les poursuites et ne réapparaît qu'au moment de la

Restauration pour être nommé maréchal de camp par Louis XVIII ...

LOUIS XVI (1754-1793) est le premier monarque à parler anglais, à être passionné par la marine, la géographie et la serrurerie ; il aspirait sans doute à être un « despote éclairé ». Mais hésitant, mal conseillé, il va adopter une attitude politique constamment ambiguë qui lui sera fatale ...

MARIE-ANTOINETTE (1755-1793) : mariée à 14 ans, elle devient reine de France et de Navarre à 18. Tout comme son mari, elle n'apprécie guère les contraintes, la constante représentation à la Cour et aime se consacrer du temps. Elle est rapidement en butte à des accusations de sympathies avec les ennemis de la France, en particulier avec son Autriche natale, et de « l'affaire du collier » où elle se trouve être en réalité victime d'escroquerie. Pamphlets et journaux circulent où elle est traitée comme « l'Autrichienne », « Madame Déficit », « Madame Veto ». Leur tentative de fuite (1791) vers la frontière, et son rôle dans la guerre de Première Coalition n'arrange rien. Cf. LEVER Evelyne, *Marie-Antoinette, correspondance (1770-1793)*, Tallandier 2005 : l'éditrice a établi les textes à partir d'originaux conservés aux Archives d'État de Vienne ...

Von FERSEN Axel (1755-1810) : Ce comte suédois est surtout célèbre pour son rôle de favori auprès de la reine Marie-Antoinette. En 1791, Fersen participe à la fuite de Varennes dont

il est l'un des principaux organisateurs. Il meurt piétiné par la foule suédoise, en présence de nombreuses troupes qui n'interviennent pas, car on l'accuse d'avoir empoisonné le prince-héritier. Cf. WAGENER Françoise, *L'énigme Fersen*, Albin Michel 2016 ; FARR Evelyn, *Marie-Antoinette et le comte de Fersen – La correspondance secrète*, Archipel 2016 ; LEVER Évelyne, *Le grand amour de Marie-Antoinette – Lettres secrètes de la reine et du comte de Fersen*, Tallandier 2020 ...

2 – « Modérés » et autres réformatrices

En ce qui concerne les Girondins, on consultera avec profit le recueil d'articles *La Gironde et les Girondins* (sous la direction de François Furet et de Mona Ozouf – Payot 1991) qui fait le point notamment sur « les Girondins et la guerre », « **Fédéralistes ! Et pourquoi ?** », et en donne les portraits principaux : Madame Roland, Condorcet, Vergniaud, Elie Guadet, Brissot ...

BAILLY Jean-Sylvain (1736-1793), astronome honoré sous l'Ancien Régime comme disciple de Franklin, membre de la loge maçonnique des *Neuf Sœurs*, élu premier député [Comme doyen de l'Assemblée, lors du serment du Jeu de Paume du 20 juin, il est le premier à prêter serment, comme on peut le voir sur le tableau de David.] et premier maire de Paris. Il démissionne en 1791 après la fusillade (17 juillet) du Champ-de-Mars qui dresse contre lui le mouvement populaire. Exécuté sur cette même place en septembre 1793 ; le bourreau ayant d'abord brûlé le drapeau rouge qui avait servi à commander le feu de la garde nationale sur les pétitionnaires ...

FERAUD Jean Bertrand (né à Arreau en 1759-1795) : élu représentant des Hautes-Pyrénées à la Convention, il était attaché à la Gironde. Il se prononce, dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Le 13 avril, il vote pour la mise en accusation de Marat. Envoyé (30 avril) à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il y déploie une activité intense, comme le souhaitait la Montagne. Il créa de nombreux établissements (hôpitaux, boulangeries, prisons « où l'humanité était respectée », assura la cohésion de l'armée en assistant par exemple à quatorze combats, lutte contre le fanatisme religieux (transformant les confessionnaires en guérites et en faisant danser la carmagnole aux bigots) ... Rappelé à Paris en mars 1794, il participe aux événements de Thermidor. Il harangue les canonnières d'Hanriot et commande l'un des groupes qui envahirent l'Hôtel de Ville et se saisirent des Jacobins. Sa fin fut dramatique. Le 1^{er} prairial an III (20 mai 1795) les sans-culottes parisiens menacent la Convention, et Féraud sort chercher des hommes courageux pour les retenir. Poursuivi par les émeutiers, il tente de s'opposer à leur poussée en leur déclarant : « *Tuez-moi, vous n'entrerez qu'après avoir passé sur mon corps ! Prenez ma vie mais respectez la Convention.* » Il tombe, une « tricoteuse » (Aspasie Carlemicelli) le blesse d'un coup de pistolet et le marchand de vin Luc Boucher lui coupe la tête avec son sabre. Portée au bout d'une pique par le serrurier Jean Pinel, elle est saluée par le président de séance Boissy d'Anglas. Les meurtriers furent condamnés à mort. **Féraud tomba uniquement parce que son nom ressemblait à celui du « terroriste » Fréron** (Stanislas ; 1754-1802), bourreau de

Toulon, Marseille et, après Thermidor, des Jacobins. Ce dernier, qui « suait le crime », proposa d'ailleurs, pour venger le 1^{er} prairial d'incendier le faubourg Saint-Antoine ...

GOUGES Olympe de (1748-1793) s'installe à Paris en 1770. Femme libre, humaniste, auteure de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, elle a laissé de nombreux écrits en faveur par exemple de l'abolition de l'esclavage. Elle se propose comme défenseur lors du procès du roi, mais sa demande est rejetée avec mépris. En mars 1793 elle prend ses distances avec les Girondins et appelle, au nom de la République, tous les courants politiques de la Convention à s'unir : « *Montagne, Plaine, Rolandistes, Brissotins, Buzotins, Girondistes, Robespierrots, Maratistes, disparaissent épithètes infâmes ! Disparaissent à jamais et que les noms de législateurs vous remplacent pour le bonheur du peuple, pour la tranquillité sociale et pour le triomphe de la patrie.* » Courageuse, elle s'exposa et indisposa beaucoup ; elle fut exécutée le 3 novembre. [BLANC page 194] Cf. PERROT Michelle, *Des femmes rebelles – Olympe de Gouges, Flora Tristan, George Sand*, Elyzad poche 2014 ; SOPRANI Anne, *La Révolution et les femmes de 1789 à 1796* Paris, M Éditions 1988 ; et surtout le BOCQUET José-Louis et CATEL, *Olympe de Gouges*, Casterman 2012, roman graphique complété par une documentation comportant une chronologie, trente-neuf notices biographiques et une bibliographie sur Olympe de Gouges, son temps et les personnages qu'elle a côtoyés ; et BLANC Olivier, *Marie-Olympe de Gouges : une humaniste à la fin du XVIII^e siècle*, éditions René Viénet 2003, avec une liste complète des écrits publiés par Olympe de Gouges

de 1786 à 1793, de nombreux manuscrits inédits, une bibliographie critique, et un cahier d'illustrations de huit pages en noir/ couleur ...

3 – Fripons, fonctionnaires zélés et autres opportunistes

BARRAS Paul-François (1755-1829), noble provençal ruiné, député du Var à la Convention en 1792. Envoyé en mission à Toulon, il remarque Bonaparte qu'il fait nommer capitaine. Maître de la ville, il s'enrichit rapidement. Rappelé par le Comité de Salut Public en janvier 1794, il se jette dans l'opposition à Robespierre et rallie tous ceux qui craignent pour leur tête. Il devient un des chefs des Thermidoriens. Régicide, il fera écraser l'insurrection royaliste du 13 vendémiaire an III. Devenu peu après l'un des cinq Directeurs, il dirige de fait le Directoire. Son influence sur le jeune Bonaparte est déterminante car il lui fait épouser sa maîtresse, Joséphine de Beauharnais et lui confie le commandement de l'armée d'Italie. C'est lui aussi qui installe deux autres coquins, Fouché et Talleyrand, comme ministres ...

CARRIER Jean-Baptiste (1756-1794) : après le 10 août 1792, il est élu député du Cantal à la Convention. D'abord discret, il vote – lors du procès du roi – contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Bon orateur, il siège à la Montagne et devient une figure du club des Jacobins. Dépêché à Nantes pour en finir avec la révolte vendéenne, son action dépasse en férocité toutes les instructions de la Convention. « La liste des crimes qu'il a commis dans cette ville constitue une des grandes taches de la

Révolution. 94 prêtres furent, par ses ordres, jetés dans un bateau à soupape et coulés par le fond dans la nuit du 15 au 16 novembre 1793. Il avait imaginé ce qu'il appelait les « mariages républicains » qui consistaient à attacher un homme et une femme, nus, et à les précipiter dans la Loire ... » (Caratini 157) Rappelé à Paris, le 9 Thermidor vint le sauver pour quelques jours du moins. Habilement l'autre « terroriste » Fouché, responsable de massacres comparables à Lyon, parvint à faire de lui un bouc émissaire. Ce « missionnaire de la Terreur » (Michelet) est finalement guillotiné en décembre ...

CARNOT Lazare (1753-1823) : capitaine du génie en 1789, élu à la Législative puis à la Convention, il est envoyé en mission aux armées qu'il réorganise avec autorité. « Il complète les effectifs de l'armée française en réalisant l'amalgame, c'est-à-dire le mélange des anciens soldats des armées royales et des soldats de la République ; il mit en œuvre une immense entreprise d'armement et d'approvisionnement en faisant appel, notamment, aux savants et aux ingénieurs ... » (pages 153/ 155 Caratini). Entré au Comité de Salut public en juillet 1793, il échappera à Thermidor comme « Organisateur de la victoire ». « Ce n'était pas un politique ; ses idées personnelles et humanistes l'emportaient sur ce qu'on appellerait aujourd'hui la « discipline de parti » ...

DANTON Georges Jacques (1759-1794) – Cf. la notice du Caratini (pages 209/ 214) : « Au cours d'une carrière politique qui l'a conduit de second substitut du procureur de la Commune

de Paris, le 7 décembre 1791, à l'échafaud sur lequel il monta le 5 avril 1794, Danton a occupé 5 fonctions : 1° - second substitut du 7 décembre au 11 août 1792 ; 2° - ministre de la Justice du 11 août au 21 septembre 1792 ; 3° - leader des Jacobins, en concurrence avec Robespierre, dans la guerre qui opposa à la Convention les Montagnards aux Girondins, du 24 septembre 1792 au 6 avril 1793 ; 4° - membre du grand Comité de Salut public, du 7 avril au 12 octobre 1793 ; 5° - leader du sous-groupe dantoniste, au sein des Jacobins, qui doit alors se défendre contre les attaques de Robespierre ... » ; voir aussi BLANC Olivier, *Les Espions de la Révolution et de l'Empire*, Perrin 1995 ; BIARD Michel et LEUWERS Hervé (Collectif), *Danton : le mythe et l'histoire*, Armand Colin 2016 ; et le livre, à charge mais brassant large, de **BLUCHE Frédéric**, *Danton*, Perrin 1999 [notamment pages 66/ 69 sur « les journées d'octobre 1789 » ; pages 84 et suivantes sur « la situation financière de l'avocat Danton » ; pages 121 et suivantes sur « la fuite du roi » ; page 153 sur son « célèbre et vaniteux autoportrait » ; pages 210 et suivantes sur « le ministre de la Justice » : « Les trois tâches principales de Danton homme d'Etat – diriger et contrôler la justice, enraciner la révolution du 10 Août en province, défendre le sol national contre l'invasion – sont liées [...] L'action de Danton est plus décisive encore lorsqu'il s'agit d'envoyer des commissaires en province, armés de pleins pouvoirs « pour sauver la patrie », c'est-à-dire épurer les administrations élues, organiser les réquisitions et les levées d'hommes, stimuler l'ardeur patriotique ... » ; pages 214/ 216 sur « le vol des bijoux de la Couronne » ; page 387 : « *Fomenter la division entre les chefs qui finissent par tomber ensemble dans les abîmes qu'ils*

ont ouverts ... en semant entre eux les défiances, les soupçons, c'est l'unique manière bien entendue de conspirer contre un tel gouvernement et de hâter sa chute. » (Jean de Batz)]. Envers de Robespierre, il s'est constitué, comme pour le premier, autour de sa personne une légende ; et une polémique idéologique et politique qui a culminé sous la IIIe République. Pour certains historiens (comme Mathiez), Danton est un politicien sans scrupules, vénal, avide de jouissances (c'est « le Mirabeau du ruisseau »), capable de trahison ; pour d'autres (Robinet et Aulard), il est ardent démocrate, patriote infatigable qui incarne la « Patrie en danger » dans les heures sombres de l'invasion d'août 1792, quand il s'efforce de fédérer toutes les énergies de la nation : « *il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée* » ... « Car il y a un paradoxe de la Révolution française : si ses acteurs furent parfois des fripons à titre privé, leurs plans secrets n'aboutirent jamais : ce furent uniquement leurs actions publiques qui eurent un effet politique. Danton prit sans doute l'argent de la Cour, mais il vota la mort du roi ; il voulut négocier avec la Prusse et l'Angleterre mais ce fut en vain ; il déroba une partie de l'argent public mais utilisa l'autre pour « électriser les départements ». **Comme Mirabeau, qui avant lui s'était vendu à la Cour, il participa d'une « ruse de la Révolution » qui, en le poussant à rechercher son intérêt particulier, ne le fit aboutir qu'à réaliser l'intérêt public.** Son action le porta si loin qu'il fut à l'origine de la création des outils politiques qui deviendront ceux de la Terreur. Alors qu'il se trouvait en prison, il déclara : « *C'est à pareille époque que j'ai fait instituer le Tribunal révolutionnaire.*

J'en demande pardon à Dieu et aux hommes, mais ce n'était pas pour qu'il fut le fléau de l'humanité. » (page 236 PARAIRES)

DAVID Jacques-Louis (1748-1825) : premier prix de Rome, il est déjà connu avant la Révolution. En 1787, dans la toile *La mort de Socrate*, il exalte courage et vertu d'un philosophe préférant mourir que renier ses idéaux. A partir de 1789, il se pose en leader des « artistes patriotes » et peint *Le Serment du Jeu de Paume*. On lui confie alors l'organisation des cérémonies du transfert des cendres de Voltaire au Panthéon ; la pompe funèbre en l'honneur du martyr Le Peletier de Saint-Fargeau. Elu à la Convention, c'est un artiste zélé. A la terrasse du café de la Régence, il croque posément au passage de la charrette Marie-Antoinette ou Danton, en partance pour l'échafaud : « En passant devant un café, nous avons vu un citoyen assis sur le bord d'une fenêtre et dessinant les condamnés sur un carton. Ceux-ci ont tous levé la tête et murmuré : « *David, David !* » Danton a élevé la voix et lui a crié : « *Te voilà, valet : va apprendre à ton maître comment meurent les soldats de la Liberté !* » [...] Portes, fenêtres, volets, tout était clos dans la maison de Duplay. [...] La voix de Danton dominait ... « *Robespierre, vociférait-il ; c'est en vain que tu te caches, tu y viendras, et l'ombre de Danton rugira de joie dans son tombeau quand tu seras à cette place !* » (page 173, *La Révolution française vue par son bourreau Charles-Henri Sanson*, Le cherche midi 2007) De même peint-il *La Mort de Marat*, sa plume terrible encore à la main. Lorsque Robespierre tombe, David se dégonfle et se répand en accusations contre l'Incorruptible qui

« l'a abusé par ses sentiments hypocrites ». Les Thermidoriens, saisis par un tel retournement de carmagnole, l'enferment quelques temps. Décidé à ne plus se consacrer qu'à son art, David se prosterne alors devant Bonaparte. Devenu bientôt le peintre des exploits de l'Empereur, il est chargé d'immortaliser le sacre de 1804. Louis XVIII n'oubliera pas ce régicide et ce propagandiste brillant sous le masque du peintre ; David terminera son existence en exil. Comme disait Bernard Faure, « *Ce n'est pas la girouette qui tourne, c'est le vent* ».

FOUCHE Joseph (1759-1820) : Principal du collège de l'Oratoire (Nantes), il abandonne l'église en 1791, se marie et est élu à la Convention. A Lyon, avec Collot d'Herbois, il pratique exécutions de masse et destructions. Menacé par Robespierre, il participe à la conspiration de 9 Thermidor. Puis il deviendra « policier » pour Barras et tout puissant ministre de la Police sous le Consulat et l'Empire. Homme des coulisses, de la puissance dissimulée, il possédait une présence d'esprit et un sang-froid remarquable. Il sut, d'autre part, protéger bon nombre de Montagnards de la vindicte bonapartiste et fit accorder des pensions à la sœur de Robespierre, Charlotte, sœur de Robespierre dont il était amoureux, et à la veuve de Collot d'Herbois, témoignant ainsi de son attachement à certaines amitiés contractées pendant la Révolution. Cf. le somptueux *(Le) Souper*, film de Molinaro (1992), confrontation acidulée entre le *Vice* (Claude Rich – Talleyrand) et le *Crime* (Claude Brasseur – Fouché) et DE WARESQUIEL Emmanuel, *Fouché : les silences de la pieuvre*, Tallandier 2014 ...

FOUQUIER-TINVILLE Antoine (1746-1795) : l'accusateur public au Tribunal révolutionnaire va pendant 16 mois (avril 1793 à juillet 1794) devenir le grand pourvoyeur du « rasoir national ». Fonctionnaire modèle, il y expédiera sans états d'âme Marie-Antoinette, les Girondins, les Hébertistes, les Dantonistes et même ses « maîtres » en Thermidor. Accusé à son tour, il présenta sa défense et termina en ces termes : « *Ce n'est pas moi qui devrais être traduit ici, mais les chefs dont j'ai exécuté les ordres. Je n'ai agi qu'en vertu des lois portées par une Convention investie de tous les pouvoirs. Par l'absence de ses membres, je me trouve le chef d'une conspiration que je n'ai jamais connue. Me voilà en butte à la calomnie, à un peuple toujours avide de trouver des coupables.* ». En résumé, Fouquier-Tinville déclara : « *J'étais la hache de la Révolution, punit-on une hache ?* ». Cf. ROMANACCE Stéphanie, *Le procès de Fouquier-Tinville (germinal-floréal an III) : les difficultés et les ambiguïtés du régime thermidorien*, Mémoire de maîtrise soutenu en 1993 à l'université de Paris-X Nanterre ; GIBOULET Alphonse, *L'accusateur de la République : Antoine Quentin Fouquier De Tinville*, Editions Lacour 2008 ; FAYARD Jean-François, *Fouquier-Tinville*, Fayard 2013 ...

MIRABEAU (1749-1791) ne tarde pas à devenir un des plus énergiques orateurs de l'Assemblée nationale, premier symbole de l'éloquence parlementaire en France. Sa formule « *Allez dire à ceux qui vous envoient que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortiront que par la force des baïonnettes* » est célèbre. Bien aimé des révolutionnaires, son

corps est transporté au Panthéon, mais la découverte (ouverture de « l'armoire de fer ») de ses liaisons secrètes avec la royauté ruine sa réputation, et sa dépouille est retirée du mausolée, dont il était le premier occupant. Cf. LE MAY Edna (Collectif), *Dictionnaire des constituants*, 2 volumes, tome 2, notice « Mirabeau », Paris, 1991 ; AULARD François-Alphonse, *Les Grands orateurs de la Révolution : Mirabeau, Vergniaud, Danton, Robespierre*, Rieder 1914 ...

TALLEYRAND (1754-1838) : évêque d'Autun, député, il contribue à la nationalisation des biens du clergé. Il quitte l'Eglise et commence une longue carrière diplomatique. Après avoir séjourné en Angleterre et aux Etats-Unis, il rentre après la chute de Robespierre. Ministre des Relations extérieures (1797-1807), il est l'inspirateur du Concordat de 1801. Couvert de récompenses, il s'oppose pourtant à Napoléon Ier, puis intrigue avec Fouché contre l'Empereur. Tombé en disgrâce, il contribue à l'arrivée au pouvoir de Louis XVIII. Face à l'hostilité des ultras royalistes, il passe dans l'opposition. En 1830, il est nommé ambassadeur à Londres par Louis-Philippe ...

4 – Montagnards

BILLAUD-VARENNE Jacques-Nicolas (1756-1819) : avocat, jacobin, partisan de la République et des mesures extrêmes, il a le courage de s'engager – comme Robespierre et Marat – contre la guerre. Membre de la Convention, imposé par les Cordeliers au Comité de salut public, il participe à la conspiration contre Robespierre. Il s'oppose à l'impression du discours de ce dernier,

allant même jusqu'à dire : « *J'aime mieux que mon cadavre serve de trône à un ambitieux que de devenir, par mon silence, le complice de ses forfaits.* » Mais il dût répondre de sa conduite passée et fut déporté en Guyane. Là, il refuse la grâce que lui accorde Bonaparte après le 18 Brumaire. Il trouve refuge à Haïti libérée de la tutelle coloniale ... Cf. BODDAERT François, *De la vertu, disparue des tribunes (Pour réhabiliter Billaud-Varenne)*, avec un choix de textes, Obsidiane 2017 ; GUILAINE Jacques, *Billaud-Varenne : l'ascète de la Révolution (1756–1819)*, Fayard 1969 ; et « Réflexions et regrets » in PARAIRE pages 269/ 272 ...

BOISSEL François (1728-1807) : avocat au parlement de Paris, archiviste et vice-président du Club des Jacobins, il est l'auteur de nombreux ouvrages politiques, notamment le *Catéchisme du genre humain* qui paraît en avril 1789. Il présidera le transfert des cendres de Rousseau au Panthéon. Jaurès le présente comme le véritable précurseur du socialisme, avant Babeuf. *Le catéchisme du genre humain* développe un réquisitoire contre les « trois fléaux de l'humanité ». Il présente la propriété comme le mal absolu de la société, à l'origine des guerres ; attaque la religion comme « *une institution établie par les esprits forts pour dominer et commander les esprits faibles* ». au nom d'une divinité qu'ils ont fabriqué ; et dénonce le mariage par lequel « *les femmes vivent dans l'esclavage et sous la tyrannie des hommes* » ! Cf. COUROUBLE Pierre-Antoine, *Citoyen Boissel*, Presse du Midi 2006 ; IONISSAN Abgar, *Les Idées communistes pendant la Révolution française*, Éditions du Progrès (Moscou) 1984 ...

CHALIER Marie Joseph (1747-1793) : ce négociant accueillit avec enthousiasme les idées de la Révolution. Il se rendit à Paris, et figura parmi les « preneurs » de la Bastille ; puis il revint à Lyon pour y prêcher l'évangile jacobin. À l'époque de la Convention, Chalier devint partisan des Montagnards, et prit la tête du parti démocrate lyonnais. Tout annonçait une crise violente dans cette ville, car Lyon était devenu l'un des principaux foyers de la résistance royaliste. Le conflit entre les révolutionnaires et les fédéralistes éclata dans la nuit du 5 au 6 février 1793, lorsque Chalier et ses amis firent arrêter un grand nombre de leurs adversaires politiques pour les faire guillotiner. La tension alla croissant jusqu'à la journée du 29 mai, où les Jacobins furent vaincus par les Girondins lyonnais qui commencèrent une réaction terrible. Chalier fut condamné à mort et guillotiné le 16 juillet 1793 : ce fut le premier acte grave qui marqua le soulèvement des Lyonnais contre la Convention. Cf. Takashi Koï, « Les « Châliers » et les sans-culottes lyonnais (1792-1793) », *Annales historiques de la Révolution française* 1978, pages 127/ 131 (thèse de 3^e cycle de 1974) ; RIFFATERRE Claude, *Le Mouvement antijacobin et antiparisien à Lyon et dans le Rhône-et-Loire en 1793 (29 mai-15 août)*, *Annales de la Faculté des Lettres de Lyon*, tome 1, 1912, tome 2, 1928 (réédition Genève, Megariotis 1979 [Caratini page 165] ...

COFFINHAL Jean-Baptiste (1762-1794) était le plus jeune de trois frères, tous trois magistrats, qui participèrent avec ardeur à la Révolution. Turbulent et énergique, Coffinhal, qu'on avait surnommé Dubail, se retrouva au sein de tous les mouvements

populaires, et en particulier parmi les émeutiers de la journée du 10 août. Lors de la création du Tribunal révolutionnaire, en 1792, il en fut nommé vice-président et il prit part à un grand nombre des condamnations sévères que prononça ce Tribunal. C'est lui qui répondit à Lavoisier, alors que celui-ci demandait un sursis pour mettre la dernière main à une découverte qu'il croyait indispensable : « *La République n'a plus besoin de chimistes.* » On peut lui reprocher sa sévérité, voire sa dureté inhumaine (mais il ne fut pas le seul, en ces temps de révolution, d'un côté comme de l'autre), en revanche, il n'y a rien à dire quant à sa loyauté et à sa fidélité. Il n'a pas été la girouette que furent beaucoup d'autres. Ami de Robespierre, il l'avait engagé à se saisir de la dictature pour prendre en main l'évolution des affaires, et en particulier réformer le système de la Terreur. Au soir du 8 thermidor, il offrit d'aller s'emparer des membres du Comité de salut public et du Comité de sûreté générale, pour les neutraliser, mais Robespierre s'y opposa (s'il avait accepté, il aurait peut-être sauvé sa tête). Le 9, après la séance qui se termina par l'arrestation de Robespierre, ce fut encore Coffinhal qui délivra Hanriot, retenu prisonnier au Comité de sûreté générale et qu'il invita à tirer sur les Tuileries pour intimider la Convention. Mais Hanriot, pour une raison mal définie, n'osa tenter le coup de force et l'Assemblée put se ressaisir. Un peu après minuit, Coffinhal, rendu furieux par l'inaction de ce personnage, s'élança sur lui et le précipita du haut d'une fenêtre, dans une des cours intérieures du bâtiment, où on le ramassa plus tard sur un monceau d'ordures, un œil arraché. Il réussit à fuir l'Hôtel de Ville, à s'ouvrir un passage, sabre en main, à travers la foule des sections armées, et il finit par aller chercher

refuge dans l'île des Cygnes. Il y resta quelques jours, puis, mourant de froid et de faim, il alla demander l'hospitalité à un ami auquel il avait, jadis, rendu d'importants services. Celui-ci le livra à la gendarmerie, et le Tribunal, après avoir constaté son identité, l'envoya à l'échafaud. Il est la cent-cinquième victime des purges de Thermidor [Caratini page 186] ...

DUQUESNOY Ernest Dominique François Joseph (1749-1795) : fils de cultivateur, cultivateur lui-même, Duquesnoy fut successivement élu député du Pas-de-Calais à l'Assemblée législative (où il siégea à gauche) et à la Convention. Dès le 30 septembre, cette assemblée l'envoya dans le département du Nord, auprès de l'armée qui combattait les Autrichiens. Dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Envoyé à nouveau à l'armée du Nord, avec sept autres représentants, il fut absent au moment de la lutte entre la Gironde et la Montagne. À la fin de l'été 1793, toujours à l'armée du Nord, il fit arrêter les généraux Richardot et O'Moran et, toujours avec Carnot, il suivit la bataille de Wattignies, le 16 octobre 1793 (il s'y montra un vaillant combattant). Très sévère, dans l'ensemble, pour les officiers et les généraux, il ne rendit justice qu'à la conduite de Jourdan, et en destitua un bon nombre dont Chancel et Davaines. Dénoncé aux Jacobins en novembre 1793 par les articles d'Hébert dans le Père Duchesne, il se défendit efficacement et Robespierre lui-même blâma sévèrement le calomniateur. Il continua ses missions itinérantes, en représentant consciencieux, à Amiens, à Arras, à l'armée de la Moselle (où il s'occupa des subsistances) et il chercha à rétablir la discipline et à prévenir les pillages. Il était malade,

lorsqu'eut lieu la chute de Robespierre et ne revint à la Convention que le 10 août 1794 (23 thermidor an II). Il resta fidèle à la Montagne, se plaignit de l'oppression que subissaient les patriotes, et contribua à faire exclure Tallien du Club des Jacobins. Lors de l'insurrection du 1er prairial (insurrection de la sans-culotterie parisienne au cours de laquelle la Convention fut envahie et le député Féraud assassiné), il fut accusé d'avoir appuyé certaines propositions concernant le remplacement du Comité de sûreté générale. Arrêté, avec sept de ses collègues, il comparut devant une commission militaire qui l'accusait d'attentats et d'atrocités qu'il n'avait jamais commis. Accablé d'injures pendant sept ou huit heures, il termina sa plaidoirie de la sorte : « *J'ai été toute ma vie militaire et cultivateur. Je suis père d'une nombreuse famille et peu fortuné. J'ai peu de connaissances en législation et encore moins en politique ; je n'en connais d'autre que celle de la vérité et vous la trouverez contenue dans ma défense* ». Après le prononcé de la sentence, il se suicida en se frappant le cœur d'un coup de couteau, le même couteau qui avait servi à Romme et à Goujon, condamnés en même temps que lui, pour se tuer [Caratini page 252] ...

DUPLAY Maurice (1736-1820) était un riche menuisier, qui avait loué, en avril 1779, une maison située à l'actuel numéro 398 de la rue Saint-Honoré ; elle appartenait au couvent de la Conception. L'édifice comportait deux bâtiments, l'un en façade sur la rue, avec deux boutiques au rez-de-chaussée (tenues par un restaurateur et un bijoutier), un premier étage et des mansardes qui étaient occupées sous la Révolution par le frère

et la sœur de Robespierre, Augustin et Charlotte. Le bâtiment au fond de la cour était le logement des Duplay, dont la fille cadette Élisabeth avait épousé le conventionnel Le Bas. Un bâtiment étroit fermait la cour qui reliait les deux bâtiments ; c'est là que Robespierre s'était installé le 7 juillet 1791, et où il resta jusqu'au matin du 9 Thermidor dans une petite chambre, faisant suite à deux autres, occupées par un fils et un neveu de Duplay. Danton appelait cet ensemble « *le temple du rabot et du ragot* ». Duplay, qui était très à l'aise, acheta la maison en 1796 pour la somme de trente-huit mille francs et en revendit la partie qui était sur la façade à un bijoutier en 1797. La chambre de Robespierre existe toujours : nul gouvernement n'a songé à s'en préoccuper [Caratini page 248] ; Cf. aussi l'intéressant article de Marie-Hélène Baylac, « *L'Incorruptible chez les Duplay* », in *Une journée avec*, sous la direction de F.-G. Giesberg et C. Quétel, Perrin/ Le Point 2016 ...

GOUJON Jean-Marie (1766-1795) : fils d'un directeur des postes, marin sous les ordres du comte d'Orvilliers, Goujon fut élu député suppléant de Seine-et-Oise à la Convention, où il fut appelé à remplacer Hérault de Séchelles, le 26 avril 1794. Envoyé auprès des armées du Rhin et de la Moselle pour surveiller, avec Hentz, les opérations, il surveilla plus particulièrement l'armée du Rhin. Rentré à la Convention, il reprit sa place sur les bancs de la Montagne et lutta contre la réaction thermidorienne. Dans la séance du 11 mars 1795 (21 ventôses an III) il protesta contre l'emploi du mot « terroriste » : « *Cette dénomination vague de terroriste, inventée par des hommes qui veulent tout agiter, ne sert qu'à faire planer le*

soupçon indistinctement sur toutes les têtes. » Le 1er prairial, lorsque les sans-culottes envahirent la Convention, il fut, comme tous les autres députés, bousculé par la foule. Les réacteurs thermidoriens cherchèrent à se venger en demandant l'arrestation des Montagnards. Goujon fut saisi à la demande de Delahaye et de Bourdon de l'Oise avec ses autres collègues ; traduit devant une commission militaire, il fut condamné à mort ; mais son beau-frère, Tissot, lui avait passé un couteau, qu'il s'enfonça dans le cœur. Cf. BRUNEL Françoise et GOUJON Sylvain, *Les Martyrs de Prairial – Textes et documents inédits*, (Genève) Georg 1992 ; et Caratini page 311 ...

HANRIOT François (1759-1794) : « *Commandant du bataillon de la section du Jardin des Plantes, **il joua un rôle capital de 2 juin 1793**. Nommé alors commandant général de la garde parisienne, il maintient habilement l'ordre en l'An II. Proche des hébertistes, il n'échappe à la chute que par la volonté de Robespierre qui lui faisait confiance. Le 9 Thermidor, sans doute est-il responsable de l'échec de l'insurrection. Mais cette nuit-là, rares furent ceux qui surent agir. Un authentique révolutionnaire, sorti du peuple et qui lui est resté fidèle. Ce n'est pas si fréquent. »* (extraits GALLO 34) ... Hanriot est un des rares révolutionnaires, du moins parmi ceux dont l'histoire a retenu le nom, qui fut ce qu'on appellerait un « fils du peuple ». Ses parents étaient de pauvres cultivateurs, et, sachant lire et écrire, il avait obtenu un petit emploi de commis à l'octroi de Paris. Dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789, lorsque le peuple incendia les barrières de la capitale, Hanriot se mêla à la foule, et fut arrêté, avec bien d'autres incendiaires, et expulsé de son administration. Ayant

commis un vol, il fut frappé d'un jugement correctionnel qui le condamna à passer quelques mois à la prison de Bicêtre. A l'expiration de sa peine, il se mêla aux sans-culottes qui manifestaient en permanence dans Paris, et il prit une influence importante dans la section du Jardin des Plantes. Il joua un rôle important dans la journée du 10 août et fut un des militants qui participèrent aux massacres de septembre (le 2 septembre 1792) dans les prisons des Carmes et de Saint-Firmin : il n'exécuta pas lui-même les prisonniers mais il dirigea, semble-t-il, les massacreurs. Nommé, en mai 1793, commandant provisoire de la Garde nationale de Paris, il joua un rôle important dans la journée du 31 mai. Accompagné de son état-major, il prit possession du Terre-plein du Pont-Neuf et fit tirer le canon d'alarme ; à ce signal, de nombreuses colonnes de sans-culottes, armées, descendirent du faubourg du Temple, de Saint-Antoine et de Saint-Marceau. Ces émeutiers réclamèrent la suppression de la Commission des Douze (commission créée à la requête des Girondins pour enquêter sur les agissements de la Commune et dont les membres étaient tous girondins), et la mise hors la loi de vingt-deux députés girondins. Les émeutes reprurent le 2 juin, mais, cette fois-ci Hanriot avait, selon certains, une troupe de quatre-vingt mille hommes et cent soixante-trois canons. Il fit cerner les Tuileries où se tenait la Convention et réclama à l'Assemblée qu'on lui livre les « traîtres », déclarant que « *le peuple insurgé ne déposerait les armes qu'après l'arrestation des députés désignés dans ses pétitions* ». La majorité des députés refusa de délibérer sous la contrainte et Barère proposa d'aller tenir séance au milieu du peuple. Danton proposa de se présenter encore aux émeutiers pour les engager à entrer en

ordre et à respecter le temple de la loi et de la Constitution. Hérault de Séchelles essaya de calmer la multitude : « *Que demande le peuple ? La Convention n'est occupée que de lui et de son bonheur.* »

Hanriot répondit : « *Le peuple ne s'est point levé pour entendre des phrases ; c'est l'arrestation des traîtres qu'il lui faut !* » Le dialogue se poursuit ; Hérault insiste pour que les députés puissent sortir ; Hanriot répond : « *Non, personne ne sortira, je te déclare au nom du peuple qui n'a point à recevoir de lois lorsqu'il est en insurrection, ou livre les traîtres ou retourne à ton poste.* »

Hérault : « *Saisissez ce rebelle !* »

Hanriot : « *Canonnières, à vos pièces ! Citoyens, aux armes !* »

Marat s'élance des rangs des représentants, court embrasser Hanriot et le proclame sauveur de la patrie. Et Hanriot se retournant vers ses colonnes :

« *Camarades, point de faiblesse, ne quittez pas votre poste qu'on ne vous ait livré les scélérats de Girondins, les ennemis du peuple.*

» Puis, avec une centaine de sans-culottes, il entre dans la salle des séances, précédé de Marat. Il s'adresse à l'Assemblée : « *Pas de tribune ; je vous ordonne au nom du peuple de vous asseoir, de délibérer et d'obéir.* » Quelques heures plus tard, la majorité, terrifiée, prononçait le décret d'arrestation des Girondins frappés de proscription. Il fut nommé par la Commune commandant supérieur de la Garde nationale de Paris. Lié avec les Hébertistes, Hanriot les abandonna lorsque Robespierre élimina cette faction, et, jusqu'au 9 Thermidor, il prêta main forte à la Terreur. Le 8 thermidor, Robespierre l'autorisa à agir en lui disant qu'il fallait séparer les méchants des faibles et

délivrer la Convention des scélérats comme il l'avait fait au 31 mai et au 2 juin. Il lui dit :

« *Marchez, sauvez encore la liberté ! Si malgré tous vos efforts, il faut succomber, eh bien ! Vous me verrez boire la ciguë avec calme.*

» Hanriot se démena comme un diable. Il ameuta les sections des faubourgs, il courut à travers tout Paris afin de délivrer Robespierre. Arrivé devant l'Assemblée, il mit pied à terre et voulut pénétrer dans le Palais-National. Les grenadiers lui en refusèrent l'entrée et cinq cavaliers se jetèrent sur lui, le désarmèrent et le garrottèrent avec son propre ceinturon. Et ce fut le drame que l'on connaît. Cofinhal délivra Hanriot, qui fit pointer ses canons contre la salle des séances ; Collot d'Herbois prononça le mot fameux : « *Représentants, il faut mourir* », mais les canonniers refusèrent d'obéir. La Convention avait gagné contre la Commune et contre le Comité de salut public. Cofinhal, ivre de rage, s'indigna contre Hanriot, qui n'avait su dominer les événements : « *Scélérat ! C'est ta crapulerie et ta lâcheté qui nous ont perdus* », et il le précipita par la fenêtre du second étage. Hanriot tomba sur un tas d'immondices, les os brisés dans une arrière-cour de l'Hôtel de Ville. Il fut jeté sur un brancard, conduit à la Conciergerie et le lendemain à l'échafaud. Cf. MOREAU Jean, « *Enfant de Nanterre : François Hanriot, général-citoyen* », Société d'histoire de Nanterre 2010 ; SOMOGUYI Daniel, « *Hanriot, un général humain* », *Bulletin de l'AMRID* n° 21, janvier 2002 ...

JULLIEN Rosalie (1745-1824), épouse d'un député conventionnel et mère d'un représentant en mission proche de Robespierre. Cette épistolière a laissé une correspondance fleuve

car elle se charge « d'informer son mari en passant du temps à l'Assemblée, d'instruire ses fils dans le culte des vertus républicaines, mais aussi d'évaluer le coût de la vie et la pénurie des denrées. » (page 17 L'Humanité HS) ; Cf. DUPRAT Annie, *Les affaires d'État sont mes affaires de cœur : Rosalie Jullien, une femme dans la Révolution. Lettres, 1773-1810*, Belin 2016 ...

LE PELETIER de SAINT-FARGEAU Louis Michel (1760-1793) : fils d'un président au Parlement de Paris, avocat au Châtelet, Le Peletier fut élu député de la noblesse aux États généraux et il fut l'un des derniers à se joindre au Tiers. Très rapidement, il adhéra aux doctrines de la Révolution, vota la suppression des privilèges, donna l'ordre d'enlever dans ses propres propriétés ses armoiries et les poteaux seigneuriaux. Il succéda à Sieyès comme président de la Constituante, le 21 juin 1790. Membre du Comité de législation criminelle, il demanda l'abolition de la peine de mort et des galères ; c'est lui qui fut rapporteur du décret substituant la décapitation à la mort par pendaison pour les criminels qui en seraient passibles. Il fut ensuite élu député de l'Yonne à la Convention. À peine élu, il pria les électeurs de vouloir bien regarder le scrutin comme nul car il était un ancien privilégié, et ne méritait pas de siéger à la Convention. On se doute bien que ses électeurs, à l'unanimité, maintinrent son élection. Le Peletier se fit donc inscrire aux Jacobins, et en fut le président du 17 novembre au 5 décembre 1792. Dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il ne vit pas la guillotine couper la tête de Louis XVI, car, le 20 janvier 1793, la veille de l'exécution du roi, alors qu'il dînait chez un restaurateur du Palais-Royal nommé Février, un

inconnu s'approcha de lui et lui demanda s'il était bien Le Peletier et s'il n'avait pas voté la mort du roi. Il répondit par l'affirmative en ajoutant qu'il avait voté d'après sa conscience : « *Voilà ta récompense* », répliqua l'inconnu qui lui plongea son sabre dans le ventre. Il s'agissait de l'ex-garde-du corps Pâris, fervent royaliste, qui, n'ayant pu approcher Philippe Égalité, s'en était pris à Le Peletier. Celui-ci mourut en prononçant ces paroles : « *Je meurs content, je meurs pour la liberté de mon pays.* » Cf. FRIGOLA-WATTINNE Florence, *Louis-Michel Lepeletier de Saint-Fargeau, Premier martyr de la Révolution (1760-1793)*, BoD 2016 ; BATICLE Jeannine, « *La seconde mort de Lepeletier de Saint-Fargeau. Recherches sur le sort du tableau de David* », *Bulletin de la Société Française d'Histoire de l'Art* 1989, pages 131/ 145 ; VANDEN BERGHE et PLESCA Ioana, *Lepelletier de Saint-Fargeau sur son lit de mort par Jacques-Louis David : saint Sébastien révolutionnaire, miroir multiréférencé de Rome*, Bruxelles 2005 (disponible à la Bibliothèque Royale de Bruxelles) ...

MERCIER du ROCHER André-Charles-François (1753-1816), avocat, militant jacobin, élu du département de Vendée et député suppléant, à la Convention. Demeurant fidèle à ses idéaux républicains, il est l'auteur d'un *Journal* et de *Mémoires* qui restent une source privilégiée de l'histoire de la période en Vendée. Cf. *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de Vendée*, introduction, analyse du journal, bibliographie, chronologie et notes par Thérèse Rouchette, Yves Salmon 1989 ...

ROBESPIERRE Maximilien de (1758-1794), avocat, élu du Tiers, il réclame la liberté d'opinion, de presse, de réunion et combat le « veto » royal. Sous la Législative, il tente en vain de s'opposer à la déclaration de guerre. Elu à la Convention (sept. 1792), il se voit dénoncé par les Girondins qu'il va faire évincer du club des Jacobins. Ses collègues reconnaissent son mépris de l'argent (on le surnomme « l'Incorruptible ») mais redoutent son dogmatisme. Les « factieux » abattus, il demeure seul au pouvoir avec ses fidèles. Pourtant l'opposition s'organise. Carnot, les anciens « hébertistes » Collot d'Herbois et Billaud-Varenne, les partisans de la déchristianisation – critiquant le nouveau pontife de l'Être suprême – comme Vadier et Amar lui sont hostiles. Le complot fut ourdi par d'anciens représentants en mission terroristes craignant pour leur vie (Barras, Fouché, Tallien) qui s'efforcèrent de gagner à leur cause les députés centristes. Il affronte ses adversaires en deux discours maladroits. Malgré un début de réaction de quelques éléments de la Commune de Paris, il est conduit à l'échafaud le 10 thermidor. Avec lui périssent 22 de ses affidés, dont St-Just, Lebas, Couthon, Hanriot – commandant de la Garde nationale – Fleuriot-Lescot (qui avait été nommé maire de Paris à la place de Pache), et Payan, principal collaborateur de Fleuriot-Lescot (celui qui avait déployé le plus d'énergie pour sauver Robespierre) et son frère Augustin. Cf. notice pages 469/ 483 du Caratini ; « *Robespierre était-il méchant ?* » par Ben (20 minutes + 3 de pub) – Créée en 2014 par Benjamin Brillaud, la chaîne Youtube consacrée à l'histoire, « Nota Bene » compte aujourd'hui 1,8 million d'abonnés. « Le but du jeu, c'était de rendre cette histoire très divertissante à travers quelques anecdotes bien évidemment, mais aussi en dégagant pas mal de grosses thématiques avec des parallèles entre la culture et l'histoire, en abordant la mythologie. Bref, en montrant

que l'histoire c'est très complexe et large et qu'on peut l'aborder par plein d'angles différents », raconte-t-il au micro de Culture média sur Europe 1. Avant, Benjamin Brillaud était monteur cadreur dans l'audiovisuel. Une expérience dont il a conservé « un bagage de vulgarisation puisque pour faire des films, il faut déjà pouvoir faire des choix éditoriaux et condenser des discours à longueur de journée ». Désormais, il travaille avec des historiens et 15 à 25 auteurs sur l'année, qui l'aident à écrire ses vidéos pour proposer des contenus « à la fois cool sur la forme et sérieux sur le fond ». Aujourd'hui, sur le nombre d'abonnés, environ 70% ont 18-35 ans, les autres sont plus âgés.

SAINT-JUST Louis Antoine de (1767-1794) : admirateur de Robespierre, il est élu à la Convention en 1792. Théoricien de la révolution, surnommé « l'archange de la Terreur », il joue un rôle majeur dans la lutte contre les Girondins et les Indulgents. Il a rédigé ainsi le rapport en vue de faire condamner Danton, sur des notes de Robespierre, car il ne pouvait connaître le passé du tribun. Entré au Comité de Salut public en avril 1793, il en est le porte-parole auprès de la Convention. Le 10 octobre 1793, il présente ainsi la nouvelle période d'exception : « *Le gouvernement de la France est révolutionnaire jusqu'à la paix.* » Représentant en mission aux armées (avec Le Bas), avec énergie, ils y rétablissent la discipline et chassent les gaspillages. Ils écrivent ainsi aux officiers municipaux : « *Dix mille hommes sont nus pieds dans l'armée, il faut que vous déchaussiez tous les aristocrates de Strasbourg et que demain, à 10h du matin, dix mille paires de souliers soient en marche pour le quartier général.* » Ils vont permettre ainsi de remporter la bataille de Fleurus. Cf. pages 494/ 497 du Caratini ; et aussi *Œuvres complètes* (Miguel Abensour et Anne Kupiec, Folio 2004) ...

5 – « Hébertistes »

AMAR Jean-Pierre André (1755-1816) : Amar était avocat au Parlement de Grenoble lorsqu'il fut élu député à la Convention nationale pour le département de l'Isère. Il siégea sur les bancs de la Montagne, et vota contre l'appel au peuple et pour la peine de mort sans sursis, dans le procès du roi. Son zèle révolutionnaire fut loin d'être modéré : il provoqua le décret d'accusation contre Buzot, fit arrêter Duprat Jeune et Mainvielle, comme complices de Barbaroux, qui fuyait alors la proscription contre les Girondins ; il accusa l'ex-Girondin Carra de recevoir chez lui des « aristocrates » et provoqua un grand nombre de mesures révolutionnaires. C'est lui qui, le 3 octobre 1793, présenta le fameux rapport sur la faction Brissot, à la suite duquel soixante-treize députés furent mis en état d'arrestation. Il n'épargna pas non plus les gens de son parti, et fit un rapport très sévère sur Chabot, Basire et Fabre d'Églantine, les accusant d'avoir voulu s'enrichir aux dépens de la République. Hébert dénonça Amar aux Cordeliers comme un aristocrate déguisé, qui cherchait à faire périr les amis de la liberté en les dressant les uns contre les autres. Président de la Convention du 5 au 20 avril 1794, il proclama les titres de Jean-Jacques Rousseau aux honneurs du Panthéon. Toutefois, le 8 thermidor (25 juillet), il se rangea du côté des adversaires de Robespierre, et contribua ainsi au succès de la journée du 9 thermidor. Cet homme, sombre, froid, mais d'un caractère rigide, n'hésita cependant pas à prendre la défense de Collot d'Herbois, de Billaud-Varenne et de Barère, membres de l'ancien Comité de salut public, qui avaient été condamnés à la déportation, le 1^{er} avril 1795. Pour

cela, il fut arrêté et conduit au château de Ham. Rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV, il resta éloigné des affaires mais noua des relations avec les partisans de Drouet et de Babeuf. Traduit devant la Haute Cour nationale, siégeant à Vendôme, il y fit, non sans panache, l'apologie du gouvernement révolutionnaire auquel il avait participé, et de sa propre conduite politique. Il fut renvoyé devant le tribunal de la Seine, et exilé de Paris. Il vécut dans la retraite, pendant tout le règne de Napoléon, sous lequel il ne voulut jamais prêter aucun serment, ni accepter aucune fonction. Il passa la fin de sa vie dans la retraite la plus obscure, se plongeant dans le mysticisme : Philarète Chales rapporte, dans ses Mémoires, qu'il s'était absorbé dans l'étude de la philosophie de Swedenborg. Il mourut dans son appartement du 22, rue Cassette, à Paris d'une attaque d'apoplexie [Caratini page 34] ...

HEBERT Jacques-René (1757-1794) rédige et publie quotidiennement *Le Père Duchesne* (à partir de juillet 1790 ; 385 numéros). Ses grandes colères enchantent la masse des sans-culottes car il utilise la langue des faubourgs, oriente par l'humour, le juron et le titre choc l'opinion des lecteurs. Il tonne contre « l'ivrogne Capet », contre les traitres, les émigrés. Célèbre après le 10 août, il devient substitut du procureur de la Commune Chaumette. Les Girondins le font arrêter le 24 mai 1793 mais, relâché, « l'Homère de l'ordure » se déchaîne. Influent – sa feuille est distribuée aux armées –, il devient le meneur d'une faction ultra-révolutionnaire. Soutenu par les Cordeliers et la Commune, il préconise des mesures fortes. La vie chère, la

disette exaspérant la population, avec ses amis Cloots, Momoro, Ronsin, Rossignol, Vincent (secrétaire-général au ministère de la Guerre), il s'associe aux revendications des « Enragés », à la campagne de déchristianisation et dénonce même les endormeurs robespierristes. Inquiets des revendications sociales des « Exagérés », jugeant encombrant l'agitateur, St-Just et Robespierre décident de s'en débarrasser. Jugé sommairement, il est guillotiné avec toute une charrette de dirigeants cordeliers le 24 mai 1794. Cf. BIARD Michel, *Parlez-vous sans-culotte ? Dictionnaire du Père Duchesne (1790-1794)*, Points 2011 ; PEYRARD Christine (Collectif), *Minorités politiques en Révolution (1789-1799)*, Publications de l'Université de Provence, collection « Le temps de l'histoire » 2007 ; Le sans-culotte idéal décrit par le *Père Duchesne* (été 1793) : « *Qu'est-ce qu'un sans-culotte ? C'est un être qui va toujours à pied, qui n'a pas de millions comme vous voudriez tous en avoir, point de châteaux, point de valets pour le servir, et qui loge tout simplement avec sa femme et ses enfants, s'il en a, au quatrième ou au cinquième étage. Il est utile, il sait labourer un champ, forger, scier, limer, couvrir un toit, faire des souliers et verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut de la République. Comme il travaille, on est sûr de ne rencontrer sa figure ni au café ni dans les tripots où l'on conspire, ni au théâtre. Le soir, il se présente à sa section, non pas poudré, musqué, botté, dans l'espoir d'être remarqué de toutes les citoyennes des tribunes, mais pour appuyer de toute sa force les bonnes motions. Au reste, un sans-culotte a toujours son sabre pour fendre les oreilles à tous les malveillants. Quelquefois, il marche avec sa pique, mais au*

premier bruit de tambour, on le voit partir pour la Vendée, pour l'armée des Alpes ou pour l'armée du Nord » ...

MOMORO Antoine François (1756-1794) : Momoro était libraire-imprimeur à Paris lorsque éclata la Révolution, et il obtint la concession des travaux typographiques de la Commune de Paris. Membre du Club des Cordeliers, il fut l'un des instigateurs des incidents du Champ-de-Mars le 17 juillet 1791, lors de la signature de la pétition demandant la déchéance du roi, manifestation qui entraîna une fusillade. On le retrouve ensuite parmi les meneurs du 10 août, et il se vit confier par la municipalité parisienne l'organisation des fêtes révolutionnaires. C'est lui qui inventa en 1791 la devise « *Liberté, Égalité, Fraternité* », qui fut ensuite inscrite sur tous les bâtiments administratifs, par décision du maire de Paris, Pache. Adversaire des Girondins, à la chute desquels il contribua, **Momoro était très proche des Hébertistes dont les principaux membres étaient, outre Hébert, Pache, Chaumette, Gobel, Vincent, Ronsin, etc.** Il fut arrêté avec eux par ordre du Comité de salut public, et traduit devant le Tribunal révolutionnaire le 22 mars 1794 ; le 24 mars, il était décapité. **Robespierre trouva comme prétexte pour impliquer Momoro dans cette « charrette » d'une part d'avoir réclamé une loi agraire**, tendant à instaurer l'égalité des fortunes (Robespierre était un ardent défenseur de la propriété privée) et surtout **d'avoir organisé le culte de la Raison** en utilisant son épouse pour figurer la déesse. Voici ce qu'écrivit Lamartine à ce sujet : « *Ivre de philosophie, Momoro fut un des plus chaleureux apôtres du culte de la Raison; il conduisit lui-même le cortège de sa belle et jeune épouse à Saint-Sulpice. Cette*

femme, chargée de représenter la nouvelle déesse, et dont la pudeur et la piété égalaient la beauté ravissante, pleurait et s'évanouissait de honte sur l'autel. » Thiers a décrit la cérémonie et le costume de la nouvelle déesse : « *Elle était vêtue d'une draperie blanche ; un manteau bleu céleste flottait sur ses épaules ; ses cheveux épars étaient recouverts du bonnet de la liberté. Elle était assise sur un siège antique entouré de lierre et portée par quatre citoyens. Des jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de rose, précédaient et suivaient la déesse. »* [Caratini page 419] ...

ROMME Gilbert (1750-1795) : Fils de magistrat, Romme résida en Russie et en Suisse avant de se fixer à Paris en 1789. Il embrassa les principes de la Révolution, et fut élu député du Puy-de-Dôme à l'Assemblée législative, puis à la Convention. Il siégea sur les bancs de la Montagne et, dans le procès du roi, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Envoyé en mission, le 30 avril 1793 près de l'armée de Cherbourg, avec Prieur de la Côte-d'Or et Lecointre, il s'occupa des fortifications et de l'approvisionnement de cette armée. Il se trouvait, avec Prieur, à Caen, lorsqu'on apprit dans cette ville la proscription des Girondins. Les fédéralistes de Normandie les emprisonnèrent au château comme otages, et Romme fut incarcéré pendant cinquante jours, avant d'être libéré ; il ne garda point rancune à ses adversaires, déclarant que : « *Les citoyens du Calvados ayant pu croire qu'ils étaient opprimés, avaient eu le droit de s'insurger. »* Il siégea ensuite au Comité de l'instruction publique, accepta une mission technique pour la surveillance de la fabrication d'armes en Dordogne, et ce fut sur

son rapport que la Convention décréta l'essai du télégraphe aérien de Chappe. Il prit part à la réforme du calendrier, à l'établissement de l'ère républicaine. Romme, qui était imbu de matérialisme, défila avec les Hébertistes, lorsque ceux-ci vinrent demander à la Convention que la déesse Raison prît place à côté du président. Quelques jours auparavant, il avait lui-même demandé les honneurs du Panthéon pour Marat. Dénonciateur des liquidateurs et des dilapidateurs, tout en cherchant à atténuer ces crimes, il vota pour la mise en accusation. Romme chercha à freiner la réaction thermidorienne. Lors de l'insurrection du 1er prairial, il demanda la libération de tous ceux qui avaient été arrêtés en germinal, et, comme les femmes qui avaient envahi l'Assemblée réclamaient toujours « *Du pain !* », il s'écria qu'en effet il n'y avait du pain que pour les assignats, mais qu'il n'y en avait point pour les indigents. Cinq heures plus tard, l'insurrection était balayée, la réaction commençait, et Bourdon de l'Oise dénonça Romme et plusieurs autres Montagnards de s'être conjurés pour perdre la Convention. Les députés dénoncés furent arrêtés sur-le-champ, conduits au Comité de sûreté générale et expédiés au château du Taureau. Accusé d'avoir comploté contre la Convention et contre la République comme tous ceux qu'on accusait dans ces circonstances, Romme se défendit, concluant notamment : « *J'ai fait mon devoir, mon corps appartient à mes juges. Mon âme reste indépendante et tranquille et ne peut être flétrie. Mon dernier soupir, en quelque temps, en quelque lieu, de quelque manière que je le rende, sera pour la République, une, indivisible, fondée sur l'égalité, sur la liberté, pour ma patrie si cruellement déchirée ; pour le malheureux et l'opprimé ; pour mes amis dont la fidélité et*

les vertus honoreront ma mémoire ; pour ma vertueuse mère dont les derniers instants se couvrent d'amertume; pour mon épouse infortunée [...] » Condamné à mort, il décida de ne pas donner à ses ennemis le plaisir de l'exécuter, et, saisissant des mains de Goujon le couteau avec lequel celui-ci s'était suicidé, il fit de même, tendant l'arme à Duquesnoy [Caratini page 485] ...

RON SIN Charles Philippe (1752-1794) : Fils de cultivateur, Ronsin, qui avait la faveur des Jacobins, fut nommé général de brigade et envoyé, avec pleins pouvoirs, poursuivre la guerre dans l'Ouest contre les Vendéens. Il s'adjoignit comme assistants l'imprimeur Momoro, le comédien Gramont, le brasseur Santerre, l'orfèvre Rossignol, et forma ainsi ce qu'on appelle *l'état-major de Saumur*. Contrecarrant sans cesse les plans des généraux, déclarant que la guerre de l'Ouest « *n'était pas une guerre régulière, mais une guerre exterminatrice* », Ronsin remplit sa mission en dévastateur, et, repoussant les conseils de Canclaux, finit par se faire battre par les Vendéens à Coron. Rappelé à Paris, emprisonné, il fut libéré au bout de quarante jours de détention et rejoignit les rangs des Hébertistes. Arrêté à nouveau le 14 mars 1794, il fut traduit devant le Tribunal révolutionnaire et condamné avec Hébert [Caratini page 486] ...

6 – Meneurs populaires

MARAT Jean-Paul (1743-1793), né pauvre, doit très vite voler de ses propres ailes. Cherchant sa voie, il voyage dans l'Europe de l'Ancien Régime, qu'il a déjà en horreur. Il publie quelques mémoires sur des sujets scientifiques et un ouvrage, *Les*

Chaînes de l'esclavage (1774), où l'on retrouve déjà l'essentiel de ses théories sur l'arrogance des puissants et le despotisme de l'Etat. En septembre 1789, il fonde *L'Ami du peuple* (fin de publication le 21 septembre 1792). Inscrit aux Cordeliers, sa passion se déchaîne après la fuite du roi à Varennes. Elu à la Convention, il soutint Commune et Montagnards contre les Girondins. Ses adversaires le font décréter d'accusation, mais l'immense popularité dont il jouissait lui permet d'être acquitté par le Tribunal révolutionnaire. Ramené en triomphe à la Convention, il s'acharne alors. La proscription des Girondins incite alors une de leurs admiratrices, Charlotte Corday (1768-1793), à l'assassiner d'un coup de poignard dans sa baignoire le 13 juillet. Cf. « Marat Jean-Paul », dans François Furet, Mona Ozouf (Collectif), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Flammarion 1988 (rubrique acteurs) 1992, Garnier Flammarion, 5 volumes, tome 1 ; « Marat Jean-Paul », dans Albert Soboul, Jean-René Surrateau (Collectif) *Dictionnaire Historique de la Révolution française*, Presses universitaires de France 1989 ; COQUARD Olivier, *Marat*, Fayard 1993 ; Site www.marat-jean-paul.org sur lequel on trouve un article de RIVA Gilles sur « Marat contre les guerres » (2018) et la « Numérisation de L'Ami du Peuple par le groupe Veramente » ...

MAILLARD Stanislas-Marie (1763-1794), dit « Tape-dur » : meneur d'hommes, il s'illustre lors de la prise de la Bastille. Il participe ensuite aux journées d'octobre 1789 et aux massacres de septembre 1792. Célèbre dans tout le pays, il est pourtant arrêté en deux occasions comme lié aux « Hébertistes ». Il meurt de misère et tuberculose à 30 ans ...

TOUSSAINT LOUVERTURE François-Dominique (1743-1803) : descendant d'esclaves noirs, lui-même affranchi, il joue un rôle historique de premier plan en tant que chef de la Révolution haïtienne (1791-1802) jusqu'à sa chute face à l'armée du général Leclerc envoyée par Bonaparte. Arrêté, il finit ses jours à l'isolement au fort de Joux, dans le rude climat du Doubs, sans avoir pu connaître l'indépendance d'Haïti (1^{er} janvier 1804) proclamée par son ancien lieutenant Jean-Jacques Dessalines. Cf. FOIX Alain, *Toussaint Louverture*, Gallimard, « Folio Biographies » 2007 ; DE CAUNA Jacques, *Toussaint Louverture. Le Grand Précurseur*, Ed. Sud-Ouest 2012 ; HAZAREESINGH Sudhir, *Toussaint Louverture*, Flammarion 2020 ...

DESSALINES Jean-Jacques (1758-1806) : militaire ayant combattu pendant la Révolution française (1789-1804) puis lors de la l'insurrection haïtienne (1791-1804), avec Toussaint Louverture. Il mène contre les colonisateurs français de nombreux combats couronnés de succès, dont la bataille de la Crête-à-Pierrot. Après la capture de ce dernier, Dessalines devint le leader de la révolution. Il bat définitivement les Français à la bataille de Vertières (1803). Il proclame l'indépendance d'Haïti (1804). Au pouvoir, il ordonne le massacre de colons français causant la mort de 3 000 à 5 000 personnes. En septembre, il est proclamé Empereur d'Haïti par les généraux de l'Armée sous le nom de Jacques I^{er}. « Sacré en octobre 1804, il établit un empire autoritaire, héréditaire et de conviction catholique, et officialise le français comme langue officielle, même si une

grande partie de la population ne parle que le créole. Ayant confisqué les terres des colons français expulsés ou tués, il en distribue les meilleures à ses officiers, créant ainsi une noblesse haïtienne. Pour remettre en marche l'économie, il édicte les travaux forcés pour les cultivateurs, avec un règlement plus dur que celui de Louverture : leur condition est à peine moins mauvaise qu'à l'époque de l'esclavage colonial français. Contesté par certains officiers de l'armée, Dessalines est assassiné en 1806, laissant ainsi le pouvoir à ses tueurs qui abolissent l'Empire et chassent la famille Dessalines. Considéré aujourd'hui comme le « Père fondateur d'Haïti » (Wiki) ...

7 – Enragés et Républicaines Révolutionnaires (Cf. Guillon, son blog, et les pages 149/ 166 de *Notre patience est à bout*, et Godineau, notamment pages 366/ 379 de *Citoyennes tricoteuses* et Dommanget sur *J. Roux et P. Dolivier* chez Spartacus ...)

COLOMBE Anne-Félicité : « Cette femme, qui fut l'un des membres les plus remarquables du club des Citoyennes républicaines révolutionnaires, était la propriétaire de l'imprimerie Henri IV, place Dauphine. Elle a imprimé les journaux de Marat (*L'Ami du Peuple* et *l'Orateur du Peuple*) et s'est fait remarquer comme une militante efficace, notamment par Jacques Roux » (Caratini 191). Elle ne semble plus avoir exercé après juin 1793 ...

DOLIVIER Pierre (1746-1830) ...

HIDINS Philippe Auguste (vers 1765-1793) ...

LACOMBE Claire (1765- ?) ...

LECLERC Jean Théophile (1771- ?) ...

LEON Anne, Pauline (1768-1838) ...

ROUX Jacques (1752-1794) ...

OSWALD John (vers 1760-1793) ...

VARLET Jean-François (1764-1837) ...

8 – Partisans de Babeuf

BABEUF Gracchus (1760-1797) : Après une enfance très pauvre, Babeuf est successivement domestique, artisan, commis d'arpentage à Noyon ; il est ensuite « commissaire à terrier », charge qui consiste à tenir le registre (*terrier*) des terres particulières relevant d'une seigneurie. Un procès, en 1785, le laisse ruiné avec sa femme et ses deux enfants. Il entretient cependant une correspondance où l'on trouve une petite phrase écrite le 21 mars 1787 - année où il vient à Paris proposer au

gouvernement un plan de réforme fiscale - où sa doctrine future est en germe : « *Avec la somme générale de connaissances maintenant acquises, quel serait l'état d'un peuple dont les institutions sociales seraient telles qu'il régnerait la plus parfaite égalité entre chacun de ses membres et que le sol qu'il habiterait ne fût à personne.* » Pendant la RF, successivement membre de la municipalité de Roye (Somme), administrateur du district de Montdidier, secrétaire du comité de subsistances de la commune de Paris, Babeuf est plusieurs fois arrêté, condamné, mis en liberté provisoire, amnistié. Il poursuit ses écrits dans le ***Tribun du peuple***, journal qu'il a fondé en 1794, au début de la réaction thermidorienne. Il crée la *Société des Égaux*, publie le fameux manifeste du même nom et, avec des amis tels que Sylvain Maréchal et Buonarroti, se met à comploter contre le Directoire. La « conjuration des Égaux » échoue et Babeuf, arrêté en 1796, est exécuté en mai 1797. Le « babouvisme » est d'abord une réaction contre la misère et la faim. Babeuf pose le problème de la lutte des classes et affirme que « la Révolution française n'est que l'avant-courrier d'une autre révolution bien plus grande qui sera la dernière ». Il s'agit d'un communisme ascétique se méfiant du luxe, ignorant du progrès, tourné vers le passé, vers l'agriculture et l'armée, qui doit contribuer à entretenir une longue période de dictature. Babeuf s'inspire des Romains ; il se fait appeler Gracchus et appelle un de ses fils Caius. « Mélange de terrorisme et d'assistance sociale », comme l'écrit Maxime Leroy, le « babouvisme » a surtout influencé quelques bourgeois idéalistes et des professionnels de la conspiration dans les premières sociétés secrètes du XIXe siècle. Il n'en demeure pas moins que Babeuf, en préférant la réorganisation du système

politique plutôt que le rêve philosophique, et en prenant sa part d'abnégation révolutionnaire, fait figure de précurseur dans l'histoire du socialisme ...

BUONARROTI Philippe (1761-1837) : gentilhomme florentin, exilé à cause de son enthousiasme pour la Révolution, il se réfugie en Corse d'où il est expulsé par Pascal Paoli. Il participe à la Conjuration des Egaux dont il écrit l'histoire en 1828. Il fait ainsi le lien entre 1789 et 1830, entre les « sans culottes » et les socialistes du XIXe siècle ; même si ce fil, vrillé par l'épuisement des forces révolutionnaires, va donner naissance à des formes sectaires, clandestines. Cf. sa biographie dans la Préface du livre *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf* (BERKANE Sabrina, La fabrique 2015) dans laquelle il est précisé : « Blanqui comme Buonarroti ne pensent pas qu'une insurrection ou une révolution doive se préparer au grand jour. [...] L'un et l'autre pensent que la révolution doit être menée par des têtes pensantes, des guides, et non par le peuple. Celui-ci devait d'abord être éduqué pour pouvoir prendre le pouvoir : « Les premiers soins des insurgés, après la victoire, eussent été de se concilier l'opinion du peuple, de placer partout l'autorité en des mains dévouées aux principes de la nouvelle révolution [...] d'appeler hautement les Français à l'égalité, et prendre solennellement l'engagement de la leur assurer, moyennant quelques mois de calme, de courage, de patience et de docilité. » (page 26) ...

8 – Quelques philosophes, explorateurs et autres « anti-Lumières »

Pour ces explorateurs, ces femmes et ces hommes des Lumières, il n'existe pas de domaine tabou. Religion, politique, mœurs, tout doit passer dans la moulinette « Liberté ». Mais la liberté est-elle sans limites ? Des droits certes, mais quels devoirs ? Et quelle liberté pour les ennemis de la liberté ? On se dégourdira les neurones avec le *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières* (ouvrage collectif de spécialistes dont BACZKO Bronislaw (1924-2016), Georg 2016) et avec *Les grandes œuvres politiques* (de CHEVALLIER Jean-Jacques, Armand Colin, 4^e édition, 2005). On pourra aussi déguster l'exploit de John Harrison (SOBEL Dava, *Longitude*, JC Lattès 1998) ; l'approche globale de JACOMY Bruno (*Une histoire des techniques*, Seuil 1990) et les copieuses mais vivantes compilations de BOORSTIN Daniel (*Les Découvreurs – D'Hérodote à Copernic, de Christophe Colomb à Einstein, l'aventure de ces hommes qui inventèrent le monde*, Robert Laffont (1983) 2002) et de CONNER Clifford, *Histoire populaire des sciences*, L'échappée 2011 ...

AMPERE André-Marie (1775-1836) est l'inventeur d'un télégraphe électrique et avec **ARAGO** François (1786-1853) de l'électroaimant ...

APPERT Nicolas (1749-1841), ancien confiseur, invente un procédé de conservation des aliments [En cette fin du XVIII^e siècle, ces méthodes (froid, fumage, conservateurs comme le sel, l'alcool, le vinaigre, la graisse, le sucre, la cendre, etc.) n'ont guère évolué, sont d'une efficacité partielle (elles ne

stoppent pas complètement la prolifération bactérienne, voire dégradent une partie des aliments) et sont onéreuses. L'Ancien Régime l'avait bien compris en instituant la fameuse taxe, la gabelle du sel, très lucrative.], en les soumettant à la chaleur dans des contenants hermétiques et stériles (bouteilles en verre puis boîtes métalliques en fer-blanc). Il crée la première usine de conserves au monde. N'utilisant au départ que des bocaux style bouteille de champagne avec goulot élargi, fragiles, il ne prend pas de brevet, préférant que sa découverte profite à tous. L'anglais Peter Durand (1766-1822) adapte alors les découvertes de Nicolas Appert, prend un brevet et ruine ce dernier ...

BECCARIA Cesare (1738-1794) subit l'influence d'ouvrages français qui l'orientent vers la philosophie. A Milan, il collabore au journal *Le Café* (1764-1765) qui se propose de répandre de nouvelles idées. Dans son livre « *Dei delitti e delle pene* » (Des délits et des peines), il dénonçait l'atrocité des supplices, des peines infamantes et demandait la proportionnalité des peines, exigeait l'indépendance de la justice ...

BURKE Edmund (1729-1797) ...

COOK James (1728-1779) : navigateur britannique qui participe à la prise de Québec (1759), puis organise trois expéditions dans l'océan Pacifique. Il découvre notamment la Nouvelle-Zélande et les côtes orientales de l'Australie. Il est tué par des indigènes aux îles Sandwich (Hawaï) Cf. la Bd de BOLLEE Laurent-Frédéric et NARDO Federico, *James Cook – L'appel du Pacifique*, Glénat

2020, qui célèbre le cartographe de talent et le commandant apprécié de ses hommes en faisant par exemple tout son possible pour lutter contre le scorbut [Au XVIII^e siècle, les guerres navales prenant une ampleur mondiale, la Royal Navy perd, à elle seule, 75 000 hommes par maladie (scorbut et typhus principalement) au cours de la guerre de Sept Ans, in Philippe Masson, *Expansion maritime et santé*, Privat 1985, pages 23 et 28.] ; ALBERT Jean-Max, *Les nouveaux voyages du capitaine Cook*, Angoulême, Éditions ACAPA 1984 ; PONS Anne, *James Cook : le Compas et la Fleur*, Perrin 2015 ; ZIMMERMANN Heinrich, *Le dernier voyage du capitaine Cook : les enquêtes de Marshall Sahlins*, Anacharsis 2019 ... Le 12 juin 2020, une statue de James Cook située à Gisborne en Nouvelle-Zélande est défigurée et son socle est recouvert de graffitis style « *Take this racist headstone of my people down before I do* » ...

DIDEROT (1713-1784) : fils d'un coutelier, il étudie chez les jésuites mais son goût pour les sciences et les lettres l'aide à renoncer à un destin ecclésiastique. Sa *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient* (1749) le fait enfermer à Vincennes. Libéré, il supervise l'énorme *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, éditée de 1751 à 1772. Peu connu en son temps, Diderot se démarque en proposant au lecteur de la matière à un raisonnement autonome, critique plutôt qu'un système complet, rigide. Cf. DUFLO Colas, *Diderot – Du matérialisme à la politique*, CNRS 2013 ; MANDOSIO Jean-Marc, *Le Discours de la méthode de Denis Diderot*, Editions de l'Eclat 2013 ; STENGER Gerhard, *Diderot – Le combattant de*

la liberté, Perrin 2013 ; TROUSSON Raymond, *Denis Diderot ou le vrai Prométhée*, Tallandier 2005 ; WILSON Arthur, *Diderot : sa vie et son œuvre*, Robert Laffont 1985 ...

GOYA Francisco de (1746-1828) : immense peintre et graveur espagnol. Il entame une carrière officielle à la Cour et s'impose comme un portraitiste sensible, avant qu'une grave maladie ne le rende sourd. Son style prend alors une coloration plus sombre, plus audacieuse. Il affirme son engagement contre bêtise et superstitions (suite gravée des *Caprices*) et contre l'invasion française (*Les Désastres de la guerre ; Dos et Tres de mayo*). Contraint à l'exil par l'Inquisition, il s'installe à Bordeaux. Peintre libre, visionnaire, il exerça une considérable influence sur les courants romantique et impressionniste ...

GUTENBERG Johannes (vers 1400-1468), orfèvre, utilise ses connaissances (poinçons, moules, alliages) pour inventer l'imprimerie [Les Chinois – qui disposaient depuis longtemps du papier – fabriquaient aussi des caractères mobiles. Cependant, leur technique d'impression ne parvint jamais en Occident, bloquée par l'Islam qui refusait son usage pour les textes sacrés (PINCE 75)] vers 1450. Par la reproduction en quantité de textes originaux, le savoir va peu à peu échapper aux hommes d'Eglise ou d'Etat. De plus en plus de curieux vont pouvoir se forger ou distiller leur propre opinion. Cf. PINCE Hélène et Robert, *Histoire des sciences et techniques*, Milan jeunesse 2006 ; BARBIER Frédéric, *L'Europe de Gutenberg. Le livre et l'invention de la modernité occidentale (XIIIe-XVIe siècle)*, Belin 2006 ...

JENNER Edward (1749-1823) : très observateur, ce médecin britannique invente le premier vaccin, par inoculation de la *vaccine* – maladie des bovins -, en 1796. Cette « variolisation » est un premier pas décisif vers l'éradication de certaines maladies infectieuses. A noter que « RABAUT-POMIER (1744-1820) aurait été l'homme qui découvrit la vaccine en 1774 ; il aurait fait part de sa découverte à deux médecins anglais, Pugh et Ireland, comme ce dernier l'a certifié en 1798 » (Caratini page 457) ...

LAENNEC René (1781-1826) est l'inventeur du stéthoscope ...

MALTHUS Thomas (1766-1834) : ce pasteur anglican est l'auteur de *l'Essai sur le principe de population*. Il y soutenait que la limitation volontaire des naissances pouvait soulager « misère et vices » du peuple !

MONTGOLFIER Joseph (1740-1810) et son frère Etienne (1745-1799) sont les inventeurs des premiers aérostats, dits montgolfières, gonflés à l'air chauffé (1783) ...

MOZART Wolfgang Amadeus (1756-1791) : ce compositeur virtuose laisse une œuvre impressionnante (893 œuvres répertoriées), embrassant avec génie les genres musicaux de son époque (concertos, symphonies, opéras). Cf. LEPOUTRE David, « Comment devient-on Mozart ? », in *Ne demandez pas pourquoi, demandez comment*, Odile Jacob 2020 ...

PARMENTIER Antoine (1737-1813) : ce nutritionniste, découvrant les propriétés de la pomme de terre, ne cessera de promouvoir ce « pain des pauvres ». Il publia aussi des études sur la conservation des farines, des vins, des produits laitiers, et encouragea la vaccination antivariolique ...

ROUSSEAU Jean-Jacques (1712-1778) ...

SMITH Adam (1723-1790) : « Ne cherchez plus. Le penseur le plus influent des lumières n'est ni Rousseau, ni Kant, ni Jefferson. Mais un honorable citoyen écossais : Adam Smith, premier théoricien du libéralisme économique, dont la doctrine continue de faire tourner la planète. [...] Intact, le dogme individualiste du professeur de l'université de Glasgow a surnagé, et avec lui l'idée de marché, paré de toutes les vertus. *« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité mais à leur égoïsme. »* [...] Exonérer le marché de toute morale : c'est la contribution paradoxale du philosophe Smith, rendu célèbre en son temps par la publication d'une « Théorie des sentiments moraux » (1759). Mais voilà, en 1764, ce libre penseur à la vie rangée et à la santé fragile décide de voir du pays. Précepteur d'un duc, il s'embarque pour le « grand tour », voyage initiatique à travers l'Europe censé former les jeunes aristos. Ce périple le mène à Paris, où il fréquente les salons philosophiques. Puis à Genève, où il rencontre Voltaire.

A Toulouse, il entame la rédaction de son œuvre immortelle. « *La vie ici est ennuyeuse. Pour tuer le temps, j'ai commencé à écrire un nouveau livre* », écrit-il à son ami le philosophe David Hume (1711-1776). Douze ans plus tard paraîtra « *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* », un best-seller qui inspirera bientôt la politique économique du Royaume-Uni. Smith y réfute les « mercantilistes » qui préconisent que les nations soient gérées comme des maisons de commerce pour accroître indéfiniment la puissance des monarques. Il vante au contraire les mérites d'un « libre échange » où l'épargne détermine les investissements et où le libre jeu du marché fixe les « prix réels » des biens en fonction de la quantité de travail qu'ils contiennent. Témoin des débuts de la révolution industrielle à Glasgow, il fait aussi un sort aux élucubrations des physiocrates. Ces libéraux, menés par l'économiste français François Quesnay, auteur d'un « Tableau économique », considèrent que la richesse d'une nation ne peut provenir que de l'agriculture. Smith, lui, fait grand cas de l'industrie et de la spécialisation du travail, créatrice de « *plus-value* ». Et la morale dans tout ça ? Sans vergogne, Smith soutient que la poursuite des intérêts individuels contribue à l'intérêt général. Il fait intervenir la célèbre « main invisible » du capitalisme, censée transformer in fine la cupidité de chacun en un plus grand bien pour tous. A condition, précise-t-il, que les hommes soient guidés par la « sympathie », ce « principe d'intérêt pour ce qui arrive aux autres » (Sylvain Courage, page 85, *Nouvel Obs* du 21 décembre 2006 au 3 janvier 2007, « *Le siècle des Lumières (1715-1789) – Quand la France inventait les libertés* ») ...

VAUCANSON Jacques (1709-1782) : ce brillant mécanicien français rencontre de nombreuses machines-outils et des automates restés célèbres. Nommé inspecteur des manufactures de soie, il invente le premier métier à tisser entièrement automatique. 50 ans plus tard, Jacquard le perfectionnera en ajoutant des cartons perforés ...

VOLTA Alessandro (1745-1827) invente la pile et le courant électrique continu vers 1800 ...

WATT James (1736-1819) apporte d'importantes améliorations à la machine à vapeur de Newcomen, ainsi mieux adaptée aux contraintes industrielles ...

WOLLSTONECRAFT Mary (1759-1797) appelle – dans *Défense des droits des femmes* – à une réforme de l'éducation : si les jeunes filles recevaient la même éducation que les garçons, la société irait mieux. Elle épouse le philosophe William Godwin, un pionnier du mouvement anarchiste. Elle meurt à 38 ans, dix jours après la naissance de sa deuxième fille, laissant plusieurs manuscrits inachevés. Cette fille, Mary Wollstonecraft Godwin, deviendra plus tard célèbre sous le nom de Mary Shelley pour avoir, entre autres, écrit « Frankenstein ». Cf. TODD Janet Todd, *Mary Wollstonecraft : A Revolutionary Life*, Weidenfeld and Nicholson 2000 ; *Burke, Paine, Godwin, and the Revolution Controversy*, Cambridge University Press 2002 ...

9 – Quelques historiens plus contemporains

La Révolution est un des moments fondateurs de la vie politique française et de plusieurs de ses traits spécifiques (avec notamment les concepts de République parlementaire ou sociale, de patriotisme, de centralisation « jacobine » ou de fédéralisme, de laïcité, etc.). Elle a tout de suite constitué une référence — ou un contre modèle — pour la vie politique. L'histoire de la RF a longtemps été très polémique et politisée et elle le reste dans une large mesure. Elle a été illustrée par les controverses les plus vives et le développement d'écoles de pensées structurées, la naissance de revues spécialisées et de sociétés savantes. L'historiographie de la RF s'est également enrichie de l'apport d'auteurs étrangers en raison de son rayonnement européen et de ses retombées universelles. (Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Historiographie_de_la_R%C3%A9volution_fran%C3%A7aise) ...

DOMMANGET Maurice (1888-1976) : Instituteur syndicaliste en Picardie jusqu'à sa retraite en 1945, historien du mouvement ouvrier. Signataire du *Manifeste des instituteurs syndiqués* en 1912, il fonde le premier syndicat de l'enseignement de l'Oise en 1914. Il est secrétaire général de la fédération unitaire de l'enseignement (CGTU) d'août 1926 à 1928. Adhérant au PCF en décembre 1920, il quitte ce parti en 1929, participe alors à l'Opposition Unitaire au sein de la CGTU et restera fidèle à la tendance syndicaliste-révolutionnaire l'*Ecole émancipée* qu'il contribue à reconstituer en 1944. Spécialiste de Babeuf et de Blanqui, il publie une cinquantaine d'ouvrages. À son décès, il lègue ses archives à l'Institut français d'histoire sociale de Paris.

« *Dommanget a été toute sa vie un militant syndical exemplaire notamment dans sa profession : l'enseignement. Il a été par ailleurs un historien intarissable, diversifié, chez qui l'infatigable érudition l'emportait sur les dons de dialectique et de synthèse, sur la réflexion en profondeur [...] Marceau Pivert avait de l'amitié et de l'estime pour Dommanget* » (Lettre du 22 octobre 1979 de Daniel Guérin) ; voir la suite sur l'excellent site « bataillesocialiste.wordpress.com/dommanget-1888-1976) ...

GOUBERT Pierre (1915-2012), historien français, spécialiste du XVII^e siècle. Très lié à Ernest Labrousse, son directeur de thèse, il en a épousé pour une part les idéaux sociaux et scientifiques. Authentique homme du peuple par ses origines familiales, ce spécialiste d'une « recherche honnête et toujours plus approfondie de ce qui est connaissable », a dépoussiéré le « Siècle d'Or » dans *Louis XIV et vingt millions de Français* (Fayard, 1966 ; 1991). Nommé à la Sorbonne en 1969, Pierre Goubert présentera des conférences dans le monde entier et publiera de nombreux ouvrages d'histoire moderne dont certains deviennent de véritables « best-sellers », phénomène nouveau dans l'édition historique universitaire. Cf. Pierre Goubert, *Un parcours d'Historien*, Fayard, 1995 ; et Gérard Béaur, « In Memoriam Pierre Goubert », dans *Histoire et sociétés rurales*, n° 37, premier semestre 2012 ...

GUERIN Daniel (1904-1988) : D'une famille bourgeoise, rédacteur à *Monde* d'H. Barbusse puis à la *Révolution prolétarienne*, il visite en 1932 et 1933 l'Allemagne et en ramène

un émouvant *La Peste brune*, qu'il complètera par la suite d'un ouvrage plus théorique *Fascisme et grand capital* (1937), qui s'inspirera beaucoup des travaux d'A. Nin (dont la traduction par Naville restera inédite). Co-fondateur du Centre laïque des auberges de jeunesse, il s'engage en 1935 dans la Gauche révolutionnaire (GR) dont il fait partie du Comité directeur. Il représente la tendance au conseil d'administration du *Populaire* et à la commission coloniale du parti et prend la défense des trotskystes au P.S.O.P. Dans ses mémoires, Maurice Jaquier l'interpelle ainsi : « *Toi, Daniel Guérin, si fier d'avoir retenu l'attention de Trotsky au point que ta tête s'en enflait terriblement* ». Guérin part en 1939 à Oslo y tenir un secrétariat du front ouvrier international. Il adhère pendant la guerre à la IV^e Internationale. En 1946 il publie *La Lutte des classes sous la Première république*. De décembre 1946 au début de 1949, il séjourne aux États-Unis, sur lesquels il écrit plusieurs livres. De retour en France il aide C. Bourdet à lancer *L'Observateur*, collabore avec les « titistes » français, groupés autour de Clara Malraux, à la revue *Contemporains* (1950-1951) et milite dans la Nouvelle Gauche (U.G.S.) et au Comité France-Maghreb. En 1960 il signe le Manifeste des 121. Son inventaire en 1963 des papiers de M. Pivert déposés aux Archives nationales lui sert de matière à son célèbre livre *Front populaire, révolution manquée*. En 1965 il est au Comité pour la défense d'Ahmed Ben Bella, le premier président algérien limogé par une révolution de palais de la bureaucratie militaire du FLN. Auteur d'une anthologie de l'anarchisme à succès, il adhère au Mouvement communiste libertaire (1969) puis à l'Union des travailleurs communistes libertaires (1980). Ce que certains ont considéré comme son

dilettantisme l'amène par exemple à soutenir la candidature d'Alain Poher aux présidentielles de 1969, un an après avoir donné des conférences sur l'autogestion dans la Sorbonne occupée ; voir la suite sur <https://bataillesocialiste.wordpress.com/guerin-1904-1988>) ...

GUILLEMIN Henri (1903-1992) : ce polémiste et conteur historique a été présentateur et créateur de plusieurs séries d'émissions historiques diffusées par la TV suisse romande. Son enthousiasme et son contre-pied lui assurent aujourd'hui une certaine popularité, grâce notamment à la diffusion posthume de ses émissions sur Internet. Certains historiens reconnaissent son talent d'écrivain et son éloquence mais remettent en question sa méthodologie historique et soulignent sa partialité. Dans sa recension de l'ouvrage *Robespierre, politique et mystique* (Éditions du Seuil, 1987), la revue *L'Histoire* note que Guillemin plaque comme grille d'analyse de toute l'histoire de la Révolution française « [son] combat [...] contre les « honnêtes gens », les propriétaires, les nantis, indifférents aux misères du peuple et soucieux seulement de défendre leurs propres privilèges. » De la sorte, l'auteur dépeint Robespierre « jouant à lui tout seul, dans un combat perdu d'avance, le rôle du défenseur des humbles et des opprimés » face à « tous ceux qui n'auraient cherché qu'à mettre des entraves à la marche victorieuse de la Révolution : de La Fayette et de Mirabeau à Hébert et Danton, même combat. » La revue juge que cette « lecture des années 1789-1794 [est] singulièrement simplificatrice et n'est rendue possible qu'au prix de bien des oublis et amalgames. » (merci Wiki) Cf. COLLECTIF, *Henri Guillemin historien et écrivain de la Révolution française : actes du colloque organisé les 21 et 22 novembre 2014 par l'Association présence d'Henri Guillemin et l'Institut d'histoire de la Révolution française*, Utovie, coll. « HG » 2015 ; BERTHIER Patrick, *Guillemin, légende et vérité*, Utovie, coll. « HG » 2000 ; et aussi « henriguillemin.fr » ...

KESSEL Patrick (1929-2008) : ce journaliste (il écrit pour *France-Soir*, *Paris-Match*, *L'Express*, *Libération* et *France-Observateur*) mène en parallèle une carrière d'écrivain. Il est l'auteur d'une biographie (*La vie de St-Exupéry*), de romans (*Le bénéfice du doute* ; *Les ennemis publics*) et d'ouvrages historiques (*Les gauchistes de 89* ; *La nuit du 4 août 1789* ; *Le Proletariat français, tome I – Avant Marx* ; *Le peuple algérien et la guerre* (documents) ; *Le mouvement "maoïste" en France, tome I* ; *Moi, Maréchal Bugeaud* ; *Ils ont volé la laïcité !*). Ancien Grand-Maître du Grand Orient de France (1994-1995), il a été vice-président du Comité Laïcité République ...

LABROUSSE Ernest (1895 - 1988) était un historien français, spécialiste de l'histoire économique et sociale. Journaliste à *l'Humanité*, adhérent au Parti Socialiste dès 1916, il rejoint le PCF après le Congrès de Tours pour retourner à la SFIO en 1925. Membre du PSU au début des années 1960, il quitte définitivement le domaine politique en 1967 sans abandonner son idéal marxiste, voire humaniste. Dans son ouvrage le plus célèbre, *la Crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution* (1943 — PUF, 1990), il démontre que l'histoire des prix est inséparable de l'histoire sociale car « le prix du pain est la boussole des fabriques ». Cette étude fait ressortir l'enchaînement des crises de subsistance, mais aussi leurs répercussions sur l'industrie (par la variation de la demande et la pression en retour, à la baisse, sur le volume de l'emploi). Il forma toute une génération d'historiens ; Pierre Chaunu affirma qu'au début des années 1970, « toute l'école historique française est labroussienne ». Succédant, en 1982, à Albert Soboul à la présidence des *Annales historiques de la*

Révolution française, dite « Société des études robespierristes » fondées par Mathiez en 1907, il assure cette charge jusqu'à sa mort. Cf. Maria Novella Borghetti, *L'oeuvre d'Ernest Labrousse*, éditions EHESS, 2005 ; et un bel entretien de Christophe Charle avec l'historien sur le portail de revues scientifiques Persée : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ars_s_0335-5322_1980_num_32_1_2084 ...

MANDROU Robert (1921-1984), historien français spécialiste de la France à l'époque moderne, secrétaire, de 1954 à 1962, de la revue *Annales, Histoire, Sciences sociales*, fondée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre. Sa thèse de doctorat *Magistrats et sorciers en France au XVIIe siècle* (Plon 1968) pose le problème d'une histoire « des sensibilités » ou « des mentalités » abordée également, mais de façon différente, par d'autres spécialistes comme Philippe Ariès, François Lebrun, Michel Vovelle, Jean-Louis Flandrin, Georges Duby et Robert Muchembled. Particulièrement marqué par la Deuxième Guerre mondiale, qui le contraint à partir au STO (service du travail obligatoire) comme bûcheron dans le Harz (Saxe), il reste attaché à l'Allemagne et devient un des rares spécialistes français bons connaisseurs des sources germaniques. Sa thèse complémentaire est d'ailleurs consacrée aux Fugger, une famille de marchands du Saint-Empire, qui domina la finance européenne à la fin du Moyen et pendant la Renaissance ...

MICHELET Jules (1798-1874) est considéré comme étant l'un des grands historiens du XIXe siècle bien qu'aujourd'hui controversé, notamment pour avoir donné naissance à travers

ses ouvrages historiques à une partie du « roman national », remis en cause par le développement historiographique de la fin du XXe siècle. Certains de ses essais et ouvrages de mœurs lui valent des ennuis avec l'Église et le pouvoir politique. Parmi ses œuvres les plus célèbres de l'époque son Histoire de la Révolution : « Il ne faut pas oublier ce qu'étaient les études historiques aux environs de 1825, quand Michelet les abordait. Documentation insuffisante ? Mais il a dans ce domaine été un novateur. [...] Et un labeur immense, des recherches considérables ont assuré les fondements d'une œuvre qui aujourd'hui nous paraît ruineuse. [...] Mieux encore : n'oublions pas que les banalités d'aujourd'hui furent l'originalité presque révolutionnaire d'hier et d'avant-hier. Michelet a si totalement gagné certaines batailles que nous ne songeons même plus qu'il les fallait gagner. » Lucien Febvre, *Michelet, créateur de l'Histoire de France : Cours au Collège de France, 1943-1944*, La Librairie Vuibert 2014, pages 28/ 29 - voir aussi PETITIER Paule, *Jules Michelet : L'homme histoire*, Grasset 2006 ...

SOBOUL Albert (1914-1982), historien français spécialiste de la Révolution française et de Napoléon. Il s'engage dès 1933 et restera membre du PCF jusqu'à sa mort, tout en étant, selon Claude Mazauric, « *un communiste original, paradoxal, très souvent en désaccord, rebelle, qui n'a jamais abandonné son droit à la parole* » (*L'Humanité* du 6 juin 2005) ...

WALTER Gérard (1896-1974) a publié : *Les Massacres de septembre : étude critique*, Payot 1932 ; *Marat*, Albin Michel 1933, et réédition Genève, Famot 1974 ; *Catalogue de l'histoire de la Révolution française : écrits de la période révolutionnaire* (en collaboration avec André Martin), Éditions des Bibliothèques nationales (1936-1955), 6 volumes ; *Robespierre*, [1946], préface

de Michel Butor, Paris, Gallimard, 2 tomes : 1. La Vie - 2. L'Œuvre , (1046 pages ; version définitive en deux volumes, 1961, Collection « Leurs Figures ») ; réédition abrégée en un volume chez Gallimard, 1989, sous le titre *Maximilien de Robespierre ; Babeuf (1760-1797) et la conjuration des Égaux*, Payot 1937 ; *Hébert et le père Duchesne*, J.-B. Janin 1946 ; *La Révolution anglaise, 1641-1660, vue d'ensemble*, textes de Charles Ier, roi d'Angleterre, Olivier Cromwell, John Lilburne, Gerrard Winstanley, procès-verbaux, comptes rendus parlementaires, documents officiels et pamphlets, Albin Michel 1963, (569 pages ; nombreuses rééditions) ; *La Révolution russe*, textes de Lénine, Trotski, Staline, Soukhanov, et les *Actes de la Révolution*, Albin Michel 1972 ; [NOTE : LUTAUD Olivier, *Winstanley. Socialisme et christianisme sous Cromwel*, Klincksieck 1991 ; **John Lilburne** (1614-1657) connu aussi sous le nom de *Freeborn John*, était un homme politique NIVELEUR anglais au moment de la Première révolution anglaise (1642-1650) et un écrivain : LUTAUD Olivier, *Cromwell, les niveleurs et la République*, Aubier 1967.] ...

10 – Sites

GUILLEMIN Henri, « *La Commune de Paris* » : en 1971, cent ans après l'écrasement de la Commune de Paris, l'historien et écrivain français Henri Guillemin la présente en treize conférences télévisées. Découvrez ou redécouvrez cette passionnante série – sur la Radio-télévision suisse – en version haute définition restaurée. Cf. -

<https://www.rts.ch/archives/dossiers/3477764-les-dossiers-de-l-histoire-la-commune-de-paris.html> ...

HISTONY, jeune historien "vulgarisateur", intelligent et sympa (merci Pascal)

<https://venividisensivvs.wordpress.com/les-articles-en-pdf/la-revolution-francaise> : « En une dizaine d'épisodes (en cours de réalisation) de durée variable (45 minutes environ en général), Histony revient sur les grands moments de la Révolution française de 1789 à 1799 pour essayer d'en faire comprendre les principaux enjeux et temps importants. Chaque épisode est accompagné d'un article :

- **Épisode 0 : Pourquoi et comment parler de la Révolution française ?** Avec cet épisode introductif, il s'agit de poser le sujet : quelle période sera étudiée, quelle est son intérêt, et comment elle sera évoquée.
- **Épisode 1 : La France à la veille de la Révolution (1787-1789)** : Dans cet épisode, on revient sur le contexte économique, culturel et politique dans lequel éclate la Révolution : avant 1789, en effet, les tensions étaient déjà bien présentes.
- **Épisode 2 : 1789, le tournant ?** Cet épisode fait un retour sur le moment fondateur de la période : les printemps et été 1789, qui voient se succéder États-généraux, prise de la Bastille, nuit du 4 août et insurrection d'octobre. Au-delà des clichés généralisés, il s'agit ici de voir un peu plus clair sur l'enchaînement des événements.
- **Épisode 3 : l'œuvre de la Constituante (octobre 1789-juin 1791)** : Pendant la période qui va de l'installation du Roi à Paris jusqu'à sa fuite avortée, les choses semblent en apparence plus calmes. C'est

pourtant une période politiquement très riche qui voit le pays tenter d'élaborer une monarchie constitutionnelle, mais aussi réfléchir à la place de la religion en son sein.

- **Épisode 4 : La chute de la monarchie (juin 1791-janvier 1793)** : De la fuite de Varennes à l'exécution de Louis XVI en passant par la déclaration de guerre d'avril 1792, les événements s'accélèrent, les positionnements politiques évoluent, et les clivages se renforcent. Retour sur les événements qui ont conduit à la première fin de la monarchie en France.
- **Épisode 5 : La Gironde, la Montagne... et les autres (janvier 1793-juin 1793)** : Les débuts de la Convention voient s'affronter des forces politique nouvelles et mal définies : la Montagne est-elle la gauche ? La Gironde est-elle la droite ? Sont-elles les seuls groupes impliqués dans les affrontements politiques du moment ?
- **Épisode 6 : La Terreur ? (juillet 1793-juin 1794)** : D'un été à l'autre, la France est sous l'égide du gouvernement révolutionnaire qui, durant la fin 1793, tente de reprendre le pouvoir sur les forces à sa gauche et à sa droite. Le début de l'année suivante voit les forces au sein de la Montagne s'affronter, avec les morts de plusieurs leaders : Hébert et Danton. Cet épisode est aussi l'occasion de revenir sur la notion même de Terreur, et d'en questionner la pertinence.
- **Épisode 7 : Thermidor et la fin de la Montagne (juin 1794-mai 1795)** : La chute de Robespierre est un événement souvent perçu comme la fin de la Révolution, mais la rupture est-elle si nette ? Le sort de la Révolution était-il inévitablement lié à celui d'un seul homme ? En différenciant les organisateurs de la chute de ceux qui en ont profité, en replaçant l'événement dans un temps plus long, il devient possible de découvrir une gauche qui se battit encore quelques mois pendant lesquels la grande bourgeoisie n'était pas encore certaine de récupérer à son compte la Révolution ...

La Révolution et nous ~ le blogue historien de Claude Guillon - <https://unsansculotte.wordpress.com> : « On trouvera sur ce blogue, des documents d'époque révolutionnaire, des analyses sous formes d'articles, inédits ou non, et des billets d'humeur sur les surgeons, parfois pittoresques et inattendus, des thèmes révolutionnaires dans l'actualité. Également : l'actualité des publications de l'auteur et de ses recherches (notamment sur les clubs de femmes) ... »

Révolution Française.net, un autre site « engagé » (robesspierriste ?) : « Je n'écris pas pour catéchiser, pour recruter des adhérents à tel ou tel parti, mais pour instruire et renseigner. Je croirais déchoir à mes propres yeux si je me préoccupais, quand je prends la plume, du parti que tireront de mes écrits les politiques du jour, en France et à l'étranger. Que ces hommes d'action, d'action rouge, noire ou blanche, s'efforcent d'exploiter mes livres au profit de leur cause, avec plus ou moins de bonne foi, c'est un ennui que je dois supporter avec calme. Ni leurs éloges, ni leurs injures ne me feront dévier de ma route. Si l'histoire est la politique du passé, ce n'est pas une raison, au contraire, pour qu'elle devienne l'humble servante de la politique ou plutôt des politiques du présent. Elle n'a de raison d'être que si elle dit en toute indépendance ce qu'elle croit être la vérité. Tant pis pour ceux que cette vérité blesse ! Ou plutôt tant mieux, car c'est peut-être une des conditions du progrès. » (14/07/1928 ; Albert Mathiez, extrait de sa préface à *La Réaction thermidorienne*, Paris, Colin, 1929.) - « En coupant en deux la Révolution française, entre les Droits

de l'homme et la Terreur – marquant comme « bonne » l'une ou l'autre phase, selon les versions -, le récit standard de l'Histoire a fait à la Révolution russe un cadeau empoisonné : il lui a laissé la Terreur sans les Droits de l'homme ». (Jean-Pierre Faye, *Dictionnaire politique portatif en cinq mots*, Paris, Gallimard, 1982, p.149.) Révolution Française.net interroge les catégories du politique en les inscrivant dans le champ des études révolutionnaires. Son ambition est de favoriser les croisements disciplinaires et d'articuler les problématiques de la recherche historique et les préoccupations du temps présent. Le comité de rédaction : Marc Belissa, CHISCO – Université Paris Ouest Nanterre-La Défense – Yannick Bosc, GRHIS - Université de Rouen – Françoise Brunel, IHRF - Université Paris I Panthéon-Sorbonne – Marc Deleplace, Centre d'histoire du XIXe siècle - Université Paris IV Paris-Sorbonne – Florence Gauthier, ICT - Université Paris-Diderot Paris VII – Jacques Guilhaumou, TRIANGLE-CNRS/ENS Lyon – Fabien Marius-Hatchi, ICT - Université Paris-Diderot Paris VII ;

Annexe (Wiki) :

Au XIXe siècle, la tradition républicaine a vite réhabilité **Danton**. Michelet, qui va se consacrer pendant dix ans aux sept volumes de son *histoire de la Révolution française*, parus entre 1847 et 1853, fait de Danton l'incarnation de la Révolution, « le vrai génie pratique, la force et la substance qui la caractérise fondamentalement ». Son génie ? « L'action, comme dit un ancien. Quoi encore ? L'action. Et l'action comme troisième élément. » Edgar Quinet, dans sa *Révolution* de 1865 voit dans le triple appel de Danton à l'audace « la devise de tout un peuple ». Pour Auguste Comte et les positivistes, la philosophie encyclopédiste a produit au moins deux héros : « l'un théorique – c'est Condorcet, l'autre pratique – c'est Danton. »

Le véritable promoteur du culte de Danton est le docteur Robinet, un disciple d'Auguste Comte, qui consacre 25 ans de sa vie à militer pour Danton. Son premier

livre *Danton. Mémoire sur sa vie privée* date de 1865 ; son dernier, *Danton, homme d'État*, de 1889. Les républicains fondateurs de la III^e République, qui veulent une incarnation républicaine de la Révolution (ce qui exclut Mirabeau) non compromise dans la Terreur (ce qui exclut Robespierre), font de Danton le héros par excellence de la Révolution française. Danton a alors des voies publiques ou des établissements scolaires portant son nom, des statues et un cuirassé. Son nom est évoqué dans de nombreuses cérémonies officielles. Le début du XX^e siècle va être marqué par une célèbre polémique entre deux grands historiens universitaires de gauche, Aulard et Mathiez (le premier est radical, le second socialiste) au sujet de Danton et Robespierre. Alphonse Aulard, le premier à occuper la chaire d'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, créée en 1886, est un admirateur de Danton qui incarne pour lui la synthèse de la Révolution française, et en qui il voit un précurseur de Gambetta, « Danton était avant tout un homme d'État... C'est aussi et surtout un esprit français. Il y a de la gaieté, de la verve, un bon sens endiablé et une bonhomie fine dans le discours ». La réaction a lieu en 1908 avec Mathiez, ancien collaborateur d'Aulard qui a été son directeur de thèse. C'est lui qui va établir de façon quasi irréfutable, en épiluchant minutieusement ses comptes et en faisant un inventaire systématique de ses amis douteux, la corruption de Danton. Il fonde sa propre revue destinée à exalter l'œuvre de Robespierre et va reprendre, en l'étayant de documents, le réquisitoire de Robespierre et de Saint-Just contre Danton. Pour lui et pendant longtemps pour les historiens de la Société des études robespierristes qui se réclament de lui, Danton est un vendu et un débauché qui a mené une politique de double-jeu, Mathiez résumant sa pensée en écrivant « Danton était un démagogue affamé de jouissances, qui s'était vendu à tous ceux qui avaient bien voulu l'acheter, à la Cour comme aux Lameth, aux fournisseurs comme aux contre-révolutionnaires, un mauvais Français qui doutait de la victoire et préparait dans l'ombre une paix honteuse avec l'ennemi, un révolutionnaire hypocrite qui était devenu le suprême espoir du parti royaliste ».

Georges Lefebvre, qui occupe à son tour en 1937 la chaire d'histoire de la Révolution à la Sorbonne et sera jusqu'à sa mort en 1959 le spécialiste incontesté du domaine, adopte en 1934 une position moins partisane et plus équilibrée : admettant la vénalité, il n'en tire pas toutes les conséquences qu'en déduit Mathiez sur la politique de Danton. La position de Lefebvre a été adoptée par les historiens contemporains François Furet et Mona Ozouf, qui s'intéressèrent surtout aux contradictions et à la complexité du personnage. François Furet reconnaît que les documents mis au jour par Mathiez permettent d'établir, ou au moins de rendre très vraisemblable, la corruption de Danton. Mais il lui reproche de tirer de ces preuves plus qu'elles ne peuvent offrir et de mélanger politique révolutionnaire et vertu privée : Danton n'est ni chaste, ni vertueux, ni convaincu comme l'est Robespierre, le héros de Mathiez.

Pour François Furet, Danton est « un homme politique opportuniste, intermittent, peu délicat sur les moyens, en même temps qu'un orateur un peu génial dans l'improvisation, et un vrai tempérament politique dans les grandes occasions : la Patrie en danger, la levée en masse, le Salut public, son procès enfin ». Gérard Walter écrit dans son introduction au procès de Danton (*Actes du Tribunal révolutionnaire*, Mercure de France, 1986) : « Que demandons-nous à Danton ? Est-ce de savoir combien d'argent il a gagné au cours de sa carrière politique, et comment ? Ou quels sont les services qu'il a rendus à la Révolution ? Si l'on entend le juger sous ce dernier rapport, ce n'est pas le bilan de sa fortune qu'il y a lieu de dresser, mais celui de ses actes. Si celui-ci, en fin de compte, est en mesure d'établir que l'activité de Danton a contribué effectivement au triomphe de la Révolution, peu importe s'il a reçu de la Cour ou d'ailleurs, 30 000 livres, ou 300 000, ou même 3 millions. Par contre, s'il avait été démontré qu'il n'eût jamais touché un sol de personne, mais qu'il ne fut pas le sauveur de la France révolutionnaire à l'époque où les Allemands et les émigrés marchaient sur Paris, on aurait bien le devoir de le proclamer « grand honnête homme », mais aussi celui de le rayer définitivement du nombre des grands révolutionnaires. »